

Nouveau SouffLE

Semestriel de FLECI n°8

Décembre 2020



LES NOUVELLES TECHNOLOGIES
DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

FRACTURE ET LIEN SOCIAL

Chronique d'une pandémie

ALBANIE

TERRE ET IMAGINAIRE

ÉCOLOGIE

EUROCENTRISME

ET DIVERSITÉ D'APPROCHE

Sommaire

Nouveau SouffLE
est diffusé par
Carrefour des Cultures asbl

Éditeurs responsables :

Khalil NEJJAR
Richard SAKA SAPU

Comité de rédaction :

Khalil NEJJAR
Alice BERTRAND
Catherine BRIOT
Jean-Marie DELMOTTE
Olivia OTTE
Christophe DE MOS
Esther NAPOLI
Florence DE BLEEKERE

Ont collaboré :

les membres de FLECI
Marie-Hélène DUBOIS
Delphine HENRION
Aïcha BNOUSSAID
Françoise LEBLANC
Gaëlle LENOIR
Leila DERROUICH
Carine GÉRARD
Natalie VAN WETTER
Julie LAGUESSE
Virginie DELVAUX
Afrodite MARAVELAKI
Véronique DIEU
Guillaume MELE

Rédactrice en chef :

Alice BERTRAND

Graphisme :

Jennifer GILLES

Contact :

avenue Cardinal Mercier, 40
5000 Namur, Belgique
info@carrefourdescultures.org
tél. : 081/41 27 51

Édito.....	2
Dossier	3
Question d'Altérité	44
Regards croisés	50
Ô pays bien aimé	54
Aux délices des cultures	60
Sur le chemin de nos activités.....	65
Délires en FLE	69

Les nouvelles technologies de l'information et de la communication ne cessent d'envahir nos espaces individuels et collectifs, de guider nos choix quotidiens et de peser sur toute orientation qui en découle.

Tout au long de cette crise sanitaire, ces technologies se sont constituées comme les sauveurs de nos sociétés. Au travail comme à l'école, à l'hôpital comme pour le commerce, leur intrusion se légitime et leur crédibilité s'immunise contre toute réflexion ou opposition.

Télétravail, visioconférence, formation à distance, Zoom, Teams et autres pratiques et supports ont dicté leur lois et procédures et se sont armés d'une sémantique qui parle le langage de la distance et s'écarte des expressions de la présence.

Au cœur de ces évolutions et transformations sociales et sociétales, les technologies de l'information et de la communication sont sans aucun doute l'un des domaines où les inégalités d'accès, de connaissances ou d'utilisation peuvent être les plus préjudiciables pour un certain nombre de catégories qui en demeurent écartées voire lésées de par leur impact.

Dans ce sens, l'expansion et la domination de ces technologies ne devraient-elles pas faire l'objet d'une analyse risque/bénéfice à l'instar des mécanismes développés autour du vaccin contre la Covid 19, virus qui a offert plus d'assises et crédits aux géants du numérique.

Pour la première fois, un lien de causalité est créé entre l'accès aux NTIC et l'intégration des personnes fragilisées, notamment celles issues de l'immigration. De par les formations FLE et FIC, les opérateurs et les apprenants se sont trouvés confrontés à cette réalité avec peu d'éléments de réponse et ont laissé la place à la dictature de l'urgence pour se prononcer.

C'est dans ce cadre que nous avons approché ces différents acteurs pour lire ensemble les multiples interrogations que suscitent l'adéquation entre le numérique et l'élément axial de toute intégration citoyenne : le lien social. Ainsi, le présent numéro de Nouveau SouffFLE consacre son dossier à la problématique : « Digitalisation de la société, fractures et lien social ».

Par ailleurs, les différentes rubriques de ce numéro continuent à explorer l'altérité et à favoriser la découverte pour faire sens à la diversité des approches et à la valorisation d'un espace public où doit s'exprimer les pratiques citoyennes et se cristalliser les spécificités culturelles et artistiques de toutes les composantes de la société et surtout celles des couches sociales les plus fragilisées. Autrement dit un espace qui s'ouvre sans aucune discrimination pour cultiver de façon efficace les valeurs de solidarité de participation, d'égalité, de justice sociale et, de la connaissance et de la reconnaissance.

Khalil Nejjar



DOSSIER

LES NTIC*, FRACTURE ET LIEN SOCIAL

La crise sanitaire a dicté sa loi et a renvoyé tout le monde au vestiaire. Le confinement s'est avéré la réponse unique pour échapper à la férocité du virus et pallier notre vulnérabilité. Comme toute disposition et sentence, cette règle est générale et abstraite. Elle n'a épargné aucun mortel et n'a procédé à aucune distinction entre les sphères et les personnes.

Le monde de l'éducation et de la formation, par excellence espace de socialisation et d'intelligence collective, s'est vu infliger cette punition et a accepté de cohabiter avec les aléas de l'isolement imposé. C'est ainsi que les nouvelles technologies se sont attribuées le rôle principal pour tenir une réplique à cette mesure de distanciation.

Le secteur de l'intégration, en phase de construction et de consolidation, n'ayant pas échappé à cette parenthèse de crise, surpris par l'étendue des choix et les difficultés à les mettre en pratique, a opté pour des

* Les nouvelles technologies de l'information et de la communication



DOSSIER

confections qui conjuguent les spécificités du public, les carences du secteur et les objectifs consacrés dans leur champ philosophique comme dans l'esprit des lois et des décrets

Depuis le premier confinement, diverses pratiques ont vu le jour et plusieurs interrogations ont suscité des réflexions multiples. C'est dans ce sens que nous avons marqué un intérêt et avons cultivé une curiosité pour situer la symétrie qui peut se développer entre les formations FLE à distance et les technologies de l'information et de la communication.

Notre public, nos formatrices, nos partenaires et autres personnes ressources, chacun avec son style, sa volonté son engagement et ses croyances, ont interrogé cette symétrie, relu ses caractéristiques, mesuré ses forces et ses limites.

Nombreuses sont les questions qui ont fait l'objet de cet espace de réflexion et de concertation pour favoriser la qualité des échanges, déconfiner les soliloques des uns et des autres et repenser l'inclusion de ces technologies avec conscience, adéquation et justesse.

Les interventions qui suivent apportent quelques éléments de réponse et un éclairage certain sur la réalité du terrain.

NOS APPRENANTS

FACE AUX « NTIC »

Curieux de savoir comment nos apprenants vivaient l'apprentissage mis en place depuis presque un mois, nous leur avons posé la question. Nous leur avons aussi demandé quel usage ils faisaient d'internet et ce qu'ils pensaient des réseaux sociaux.

Les cours à distance

Si tous s'accordent pour dire que rien ne vaut le présentiel, certains d'entre eux y voient quand même des avantages notables.



Mansour pense que le seul avantage des cours à distance est qu'ils donnent aux apprenants la possibilité de poursuivre leur apprentissage, ce qui est très important.

Safa est du même avis. Suivre des cours en ligne est mieux que de ne rien faire en attendant la fin de la crise. Elle a appris à utiliser l'application Zoom et apprécie avoir cours de manière plutôt normale : l'application permet de discuter, écouter et participer aux cours. De plus, elle trouve qu'elle gagne du temps, car elle n'a pas besoin de se déplacer.

Ephrem souligne aussi l'avantage de ne pas devoir prendre le train.

Dans le même ordre d'idée, **Nermein** nous confie adorer les cours en ligne, car elle y trouve une grande liberté. En effet, cette manière de procéder lui permet de participer en pyjama et de fumer quand elle le souhaite. Pour elle, cette modalité de cours est beaucoup moins restrictive.

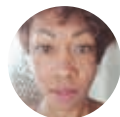
Après quelques appréhensions, **Patricia** a changé d'opinion sur les cours en ligne. En effet, ceux-ci lui

laissent plus de temps pour faire d'autres choses. Ils sont un bon moyen de continuer à apprendre pendant cette période difficile que nous vivons. Jusqu'à présent, elle trouve que la méthodologie utilisée est très bien : c'est plus facile de faire les exercices en groupe, avec l'enseignant que seule. Cependant, elle se sent malgré tout un peu perdue. Elle aurait besoin de mieux se préparer comme elle le faisait quand elle avait cours en classe.



Pour **Ephrem** et **Saïda**, peu importe que les cours se donnent à distance ou en présentiel. Ils assistent aux deux. **Saïda** ajoute que tant qu'il y a une formatrice devant elle, elle est bien, même si elle préfère aller à l'école.

Khadija apprécie les cours en ligne, mais elle préférerait un enseignement hybride : une partie en classe, une partie à la maison.



Yamira offre un avis plus nuancé quant à la technologie utilisée. Pour

elle, les cours en ligne ont une très grande importance parce que c'est la possibilité de continuer à apprendre tout en restant chez soi. Pendant le premier confinement, Carrefour des Cultures avait, à son sens, très bien organisé les cours à distance grâce à un site internet. Chaque professeur proposait des exercices pour les différents niveaux. De cette manière, les apprenants avaient la possibilité de faire les exercices des autres niveaux et de réviser ce qu'ils avaient déjà vu. Les cours donnés de cette façon lui ont permis d'améliorer sa grammaire, son orthographe et de développer son vocabulaire parce qu'elle a écrit des textes sur différents thèmes et les envoyait à la formatrice qui corrigeait ses travaux. Pour ce second confinement, les cours se donnent par visioconférence. **Yamira** trouve cela moins facile parce que parfois il y a des problèmes de compréhension à cause de la connexion, mais elle préfère tout de même cela plutôt que d'arrêter ses études. Ces cours en ligne lui donnent tout de même l'opportunité de parler et d'être corrigée.

Safa aussi mentionne l'importance d'avoir une bonne connexion internet, car certains de ses camarades ont parfois du mal à se connecter et c'est alors compliqué pour eux de suivre les cours.



Le témoignage d'**Ephrem** va également dans ce sens. Pour lui, au début, ce n'était pas évident parce que parfois la connexion ne fonctionnait pas bien. Il trouve aussi difficile de suivre les cours avec son téléphone. L'écran est petit et il est cassé, il ne voit pas très bien. C'est difficile de recopier les réponses.

Par ailleurs, tous nos apprenants mettent en avant l'intérêt des cours en présentiel et marquent une préférence pour ces derniers.

Safa les trouve plus sérieux et la classe est un lieu plus propice à la concentration. **Yamira** souligne qu'en classe, les activités sont plus variées, elle peut bien écouter la prononciation de chaque mot, elle peut lire plus souvent que via internet. Pour elle, faire appel au numérique pour les cours et travailler est une solution actuellement, mais pas pour le long terme. En outre, cette alternative ne fonctionne pas pour toutes les études et métiers. Il y a des études et professions qui ne sont pas possibles en ligne, comme les travaux manuels par exemple, la construction, l'art, etc.



Selon **Saïd**, vous pouvez parler davantage et profiter de vos erreurs à l'école. On parle beaucoup. C'est plus facile de corriger son vocabulaire. En ligne, c'est plus difficile, il y a une barrière. La communication n'est pas naturelle. D'ailleurs, il ne pense pas que la technologie soit importante pour l'apprentissage des langues en général. Il est convaincu que pour apprendre une langue, il faut parler beaucoup et directement au destinataire sans entrave.



Saïda trouve également qu'elle échange davantage en classe. Elle peut rencontrer les autres, mais à la maison, ce n'est pas possible.

Pour **Mansour**, l'apprentissage en présentiel donne à l'apprenant l'opportunité de marcher dans la rue pour aller en classe et offre une meilleure qualité de communication avec l'enseignant et les autres apprenants. **Ephrem** remarque aussi que les cours de français lui permettaient de sortir de la maison. Maintenant, il n'en a plus beaucoup l'occasion.

En conclusion, si l'on peut trouver des avantages à recevoir des cours en ligne, tous les apprenants sont au diapason : les cours en présentiel en ont bien plus encore. Le manque de lien social et la difficulté d'apprendre derrière un écran les amène à préférer venir en classe.

Internet

Internet fait partie de notre quotidien depuis de nombreuses années déjà. Utile ou futile, chacun a son opinion. Pour nos apprenants, il s'agit avant tout d'un outil de communication très utilisé, principalement pour garder le contact avec le pays d'origine. Mais ils utilisent aussi internet pour une série d'autres actions du quotidien.



Safa utilise principalement internet pour parler avec sa famille, chercher des informations, écouter de la musique, regarder des films et des vidéos. Pour elle, c'est donc impossible de vivre sans utiliser internet. Elle confie qu'elle passe presque la moitié de sa journée sur son téléphone ou devant la télé. Et surtout, c'est le seul moyen qu'elle a pour contacter sa famille. Grâce à internet elle peut les voir et leur parler en même temps. C'est un peu comme si elle était réellement avec eux.

Même constat du côté de **Yamira**. En ce moment, elle utilise internet pour faire beaucoup de choses, plus encore que d'habitude. Elle parle avec sa famille et ses amis en visioconférence tous les jours, elle fait des achats en ligne pour eux, elle lit et envoie des mails, elle s'informe, elle apprend le français et elle écoute de la musique. **Yamira** ajoute que quand elle est née, il n'y avait pas internet mais depuis le monde s'est développé et aujourd'hui il y a beaucoup de choses que nous avons l'obligation de faire en ligne, par exemple prendre des rendez-vous, compléter certains documents administratifs, répondre à des emails, effectuer des actions bancaires etc. Pour elle, vivre sans internet, ce serait comme retourner en arrière. Elle en a besoin pour être au courant des nouvelles dans le monde car, ni à la radio, ni à la télé, on ne donne de nouvelles de son pays, Cuba.



Outre toutes les activités déjà citées, **Nermein** ajoute qu'elle télécharge des livres dans sa langue maternelle, l'arabe. Pour elle, internet est une révolution dans le monde contemporain qui a permis aux personnes de faire différentes activités sans quitter leur domicile (comme nous le faisons en ce moment avec les cours de français). Et dans

sa situation, elle peut utiliser les réseaux sociaux pour contacter ses amis et sa famille en Syrie. En cette période de reconfinement, elle trouve que les réseaux sociaux sont amusants et très pratiques.



Khadija fait également remarquer que l'utilisation d'internet est devenue très importante et qu'on ne peut pas vivre sans lui. Toutes nos actions quotidiennes, nos besoins sont liés à lui à tous les niveaux soit la communication (Facebook, WhatsApp..), paiement des factures, soit les achats et les ventes, pour rechercher un emploi, apprendre des langues, et pour avoir toutes les informations dans tous les domaines. Pour elle, internet nous facilite la tâche pour l'apprentissage. En effet, on peut y regarder des vidéos éducatives, des images, enregistrer les leçons et les cours pour les répéter, des chansons... et surtout il existe une grande diversité des supports numériques : tablettes/pc/portable/tbi... Internet permet que tout soit disponible partout et tout le temps...

Ephrem, lui, utilise internet tous les jours sur son téléphone. Il n'a pas d'ordinateur. Il regarde des films, il va sur Facebook. Lui aussi contacte sa famille qui est restée en Erythrée grâce à internet. De plus, il lit et il envoie des mails. Il utilise aussi Google pour des recherches et pour se tenir informé de ce qui se passe en Erythrée et en Belgique. Pour lui, c'est facile de faire toutes ces choses. Il ne pourrait pas se passer d'internet plus d'un jour ou deux. **Saïd** qui vient du Maroc, effectue les mêmes actions.

Un dernier aspect positif d'internet est mentionné par **Mansour**. Il met en avant la rapidité avec laquelle nous pouvons avoir accès aux informations, aux nouvelles, aux événements et à des éléments culturels. Internet est aussi un bon outil pour faire facilement connaissance avec d'autres cultures.

Si les personnes qui se sont exprimées plus haut utilisent facilement et quotidiennement internet, elles sont bien conscientes que ce n'est pas le

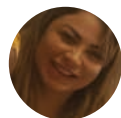
cas de tout le monde. **Yamira** notamment déclare qu'internet est un avantage pour la plupart des gens, mais pour les personnes âgées c'est très difficile parce qu'elles n'ont pas de smartphone, ni de PC. Elles disent que la technologie est trop compliquée pour elles. **Saïda**, elle-même nous explique que l'utilisation d'internet et du numérique en général lui pose problème. Tant que le cours se donne via une application de vidéo conférence, c'est facile, mais si elle doit changer d'écran, lire des documents sur son téléphone, c'est très difficile. Elle a l'habitude d'utiliser seulement WhatsApp et c'est tout. C'est aussi comme ça qu'elle garde contact avec sa famille. Elle n'a pas d'adresse email. Elle renouvelle son abonnement TEC aux guichets. Ce n'est pas elle qui s'occupe de payer les factures et autres. À Djibouti, internet est moins présent pour réaliser les démarches administratives. Par exemple, là-bas, on paie tout directement à la caisse. Les factures d'eau et d'électricité sont établies par un employé qui vient faire le relevé des compteurs chaque mois. Avant de partir, il donne son ticket. Ensuite, il faut aller le payer à la caisse de l'eau ou de l'électricité.

Au-delà des côtés positifs, nos apprenants nous mettent aussi en garde contre les dérives d'internet et des réseaux sociaux. Tous déclarent qu'internet ne remplacera jamais les vraies relations, ni le contact humain.

Safa trouve que les relations dans la vraie vie sont différentes des contacts via internet. Il est certes vrai que l'on peut contacter ses amis et sa famille via les réseaux sociaux si on est loin d'eux, mais si on a la possibilité de leur rendre visite, c'est beaucoup mieux. Elle pense qu'il faut utiliser les réseaux sociaux avec circonspection et nous donne ses recommandations. Il ne faut télécharger que les applications qu'on utilise et ne pas rester tout le temps connecté. Il faut garder à l'esprit le but qu'on s'est fixé : chercher une information, regarder les offres d'emploi, parler avec sa famille, ... Enfin, il faut utiliser



les réseaux sociaux uniquement quand on en a vraiment besoin.



Patricia est aussi d'accord avec l'utilité des réseaux sociaux, mais elle nous alerte contre les personnes qui les utilisent uniquement pour en apprendre davantage sur la vie des autres. Elle trouve cela vraiment malsain.

Par ailleurs, **Nermein** déclare qu'elle aimerait vivre sans internet parce qu'avant son invention la vie était simple et il y avait plus de contacts entre les gens. Internet et les réseaux sociaux ne remplacent pas les relations sociales qu'on peut avoir dans la vraie vie.

Cette réflexion fait écho à celle de **Saïd**. Ce dernier trouve qu'aujourd'hui, les gens tendent à vivre dans un monde virtuel : chacun est sur son téléphone et les contacts réels diminuent.

Mansour aussi pense que un grand nombre de gens passent beaucoup de temps sur internet, à tel point parfois, dit-il, que ces gens vivent en partie leur vie dans le monde virtuel et sur les réseaux sociaux. Pour lui, cela reflète le manque de relations sociales dans nos sociétés ou que ces individus cherchent à fuir une société dans laquelle ils se sentent mal.

Enfin, un dernier problème d'internet est soulevé par **Nemein**. Il s'agit des « fake news ». Parfois, on ne sait plus exactement quelles sont les informations vraies et quelles sont les informations fausses parmi le flot auquel on peut accéder.

En conclusion, il est évident qu'internet occupe une grande place dans la vie de nos apprenants et leur sert à de nombreuses fins : communiquer avec leurs proches, se tenir informés de l'actualité, effectuer des achats, ... Cependant, l'apprentissage du français ou du moins les cours à distance semblent être globalement une nouveauté dans leur vie.



OPÉRATEURS FLE

ET NOUVELLES TECHNOLOGIES : UN MARIAGE SOUS LA CONTRAINTE ?

La formation Français Langue Étrangère, programmes et projets, se développe et se réalise au sein des structures qui œuvrent dans le non marchand et plus particulièrement au sein du tissu associatif. Il est clair, que la digitalisation de l'action associative ne constitue pas une priorité et encore moins quand il s'agit des formations et des projets ouverts à leur public. Les manques de moyens, l'adaptation pédagogique et les connaissances informatiques constituent des difficultés de tailles différentes qui limitent leur manière de voir et d'agir notamment en période de crise et de force majeure. La première vague de la pandémie a surpris les formateurs et leur public qui, de part leur volonté respective, ont ouvert la porte aux cours de FLE en ligne pour les primo-arrivants. La deuxième vague s'essaie à consacrer cet usage.

Comment les opérateurs, contraints de s'adapter, vivent-ils cette situation ? Nouveau SoufFLE, dans une interaction, entre enquêtes et confrontations a cultivé avec les formateurs plusieurs aspects qui trouvent source dans les interrogations suivantes :

FLE et formation à distance, une équation facile à résoudre ou plutôt une solution difficile voire impossible à conjuguer ? Les opérateurs sont-ils outillés pour mettre en place une formation à distance susceptible de répondre aux objectifs assignés au FLE ? La vulnérabilité du public apprenant est-elle fort marquée quand il s'agit de parler le langage des NTIC en termes de moyens matériels comme des facultés intellectuelles ? Les nouvelles technologies, quel impact sur les disparités des classes sociales et sur la cohésion de la société ? Les NTIC uniformisent et laissent peu de place à la diversité. Quelles transformations ou adaptations pour que ces technologies apportent une valorisation à la diversité d'approches et à la dialectique des visions ?

Un florilège de solutions pour maintenir le lien avec notre public Alpha FLE



Marie-Hélène Dubois
formatrice Alpha FLE
Lire et Écrire

Je suis formatrice alpha chez Lire et Écrire. Mes groupes se composent de personnes débutantes à l'oral qui viennent d'arriver en Belgique. D'autres ont des problèmes d'apprentissage, certains de mes apprenants sont inscrits depuis longtemps, d'autres depuis peu. D'autres encore parlent français couramment. Il y a plusieurs niveaux de compréhension et de capacité à parler ou écrire... Il y a un groupe de débutant et un groupe de plus avancés.

En cette période de confinement, j'ai deux manières très différentes de travailler avec mon public. Ma méthode varie selon leur compréhension du français. Ainsi, je me contente de téléphoner à ceux qui viennent d'arriver pour garder un lien social avec eux. Par exemple, dans un groupe, il y a une dame de 76 ans et la seule chose qu'elle arrive à dire est : « ça va ». Malgré cela, elle est vraiment contente que je lui téléphone. De cette manière, elle voit que je me soucie d'elle, que je ne l'oublie pas, qu'elle n'est pas toute seule dans son appartement. Avec les autres (ceux qui sont ici depuis plus longtemps), je travaille via WhatsApp en utilisant des photos-langages qui illustrent des phrases. Par exemple, en formation lorsque je vois « Comment demander son chemin », je réalise un petit dessin qui représente le « Je », un autre qui est une flèche pour « vais », « à » je l'écris avec un code couleur, et je représente également l'hôpital par un dessin, etc. Pour travailler avec ce groupe, je me connecte donc à WhatsApp, je contacte de manière individuelle les apprenants, j'allume ma caméra, je demande à mes apprenants d'aller chercher dans leur classeur le document sur lequel ils ont envie de travailler ce jour-là, et ils me le montrent à travers la caméra. Ensuite, nous discutons sur WhatsApp. Nous travaillons

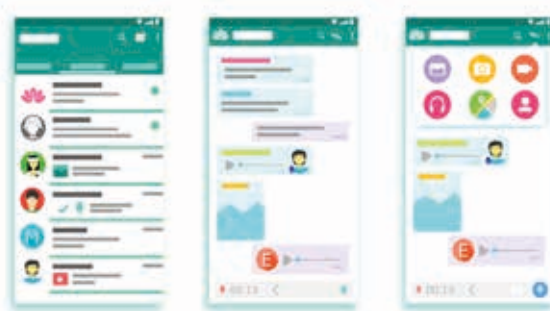


Lire et Écrire

uniquement oralement car l'oral est plus urgent à travailler que l'écrit. L'apprentissage de la lecture et l'écriture se fait lorsque la personne peut parler et comprendre un minimum de français. Je téléphone aussi à chacun 30 minutes pendant leurs heures de formations habituelles.

Avec mon deuxième groupe (qui se compose de belges qui parlent français, mais aussi de personnes étrangères qui parlent plus ou moins bien français) la manière de fonctionner est un peu différente : j'ai quatre fils rouges sur lesquels nous travaillons : les mathématiques, la lecture et l'écriture, la grammaire. Chaque semaine, je leur prépare quatre exercices que j'envoie par la poste. J'essaie aussi de les personnaliser en fonction de leurs demandes et de leurs capacités. Je leur donne les consignes par téléphone. Quand ils ont fini leur travail, ils font une photo et ils me l'envoient.

De cette manière, je peux voir ce qu'ils ont fait. J'imprime ensuite la photo pour moi. Après, je leur téléphone pour qu'ils aient un retour sur leur travail.



La plupart de mes apprenants sont assez réceptifs à cette méthode de travail : certains en profitent pour me faire visiter leur maison, me présenter les enfants, leur mari, me montrer ce qu'ils ont préparé à manger, etc. Cependant, les personnes qui vivent dans les centres Croix-Rouge ont plus

de mal à suivre les cours en raison de la mauvaise connexion. Nous allons essayer d'organiser des réunions Zoom avec eux, en espérant que ça fonctionne. Il y a également certains apprenants avec lesquels je n'ai plus de contact depuis le confinement.

La difficulté majeure à laquelle je suis confrontée est de maintenir une dynamique de groupe. Ceci est notamment dû à mon manque de maîtrise de l'informatique. Heureusement, j'ai des collègues qui ont une grande patience et qui essaient de m'apprendre à utiliser l'outil informatique. Néanmoins, je ne suis pas encore capable d'organiser un groupe et de les voir tous en même temps sur WhatsApp.



Par rapport au premier confinement, les choses ont vraiment évolué. En effet, lors de la première vague, je téléphonais uniquement une fois par semaine aux apprenants pour prendre de leurs nouvelles. Nous avons tous été pris de court. Cette fois-ci, nous avons eu le temps de prévoir le deuxième confinement. Nous nous sommes organisés et nous avons préparé les apprenants à ce nouveau confinement : en formation, nous avons travaillé la capacité à manipuler son téléphone, nous avons téléchargé WhatsApp, nous nous sommes entraînés à l'utiliser avant le confinement, etc.

Plus qu'une formation, un ancrage



Delphine Henrion
formatrice FLE
Lire et Écrire

Chez Lire et Écrire, nous n'avons pas de public FLE, nous proposons uniquement des cours d'alphabétisation. Notre public se compose majoritairement de personnes qui ont des difficultés d'apprentissage (pas seulement des étrangers). Ils ne sont pas forcément tous analphabètes : ils ont des parcours de vie qui ne leur ont pas permis d'être dans des bonnes conditions d'apprentissage. En classe, nous sommes confrontés à ces difficultés mais elles s'accroissent encore plus lorsque nous sommes à distance.

Mon expérience n'est pas complètement représentative du public que nous avons chez nous : mon groupe est en fin de formation et c'est le même que l'année passée (en raison de la Covid et du confinement, les apprenants n'avaient pas eu l'occasion d'achever leur année

de formation). Il y a donc tout un travail au niveau de l'autonomisation qui a déjà été effectué. De plus, ils comprennent le français et savent suffisamment le lire. Écrire est plus fragile chez certains.

Pendant le premier confinement, nous n'avons pas donné de formations : nous avons été pris de court, mais nous avons fait notre possible pour maintenir le lien social. Nous avons été très présents pour nos apprenants qui étaient forts inquiets et stressés par la situation que nous vivions. De mon côté, afin de maintenir ce lien dont mes apprenants avaient tant besoin, j'ai mis en place un groupe WhatsApp. Cependant, j'ai vraiment eu du mal à fixer des limites : ils pouvaient m'envoyer un message à minuit et je leur répondais. Cette fois-ci, avec l'aide de la direction, nous avons posé un cadre très strict afin de préserver la frontière entre notre vie professionnelle et notre vie personnelle.

Depuis les vacances de Toussaint, nous sommes passés à la formation à distance. Je continue à utiliser le groupe WhatsApp grâce auquel je communiquais avec mon groupe lors du premier confinement. Je donne donc mes cours grâce cette application mobile que j'utilise sur mon ordinateur. Ce n'est pas le cas de tous mes collègues : certains envoient les notes de cours par la poste. Tous les apprenants ne sont pas outillés de la même manière. Nous sommes bien conscients de la fracture numérique.

En ce qui concerne mon groupe, ils possèdent tous un smartphone mais tous n'ont pas ou ont très peu de wifi. Pour cette raison, je me refuse à donner mes cours en visioconférence. Je souhaite que tout le monde soit logé à la même enseigne. C'est pourquoi, je ne travaille qu'avec des messages écrits et vocaux soit collectifs soit individuels et uniquement durant nos horaires de formation. La première semaine de cours en ligne a été un peu chaotique, mais petit à petit les apprenants prennent leurs marques dans cette nouvelle méthode d'enseignement.

Ainsi, le lundi matin à 9h, on se donne rendez-vous sur WhatsApp: tous les élèves doivent être disponibles pendant les heures de cours. Je prends les présences (ils me disent bonjour sur la conversation de groupe). Je leur donne ensuite une consigne de travail à la fois de manière écrite et oralement (j'essaie de faire en sorte que ça soit une consigne qui ressemble un maximum à ce que nous faisons en classe). Je ne donne rien d'inhabituel afin de faciliter la compréhension des apprenants



Les élèves doivent ensuite réaliser l'exercice dans leur cahier. Quand ils ont fini, ils prennent une photo et me l'envoient en privé. Une fois leur travail réceptionné, je le corrige. Je leur renvoie ensuite leur photo avec les corrections. Afin qu'ils continuent à travailler pendant mes corrections, je leur donne un autre exercice à faire. À la fin de

Une fracture numérique bien présente

Afin de faciliter l'apprentissage à distance, il faudrait montrer aux apprenants comment utiliser un PC, Word, mais nous ne pouvons pas le faire : nous n'avons pas d'ordinateurs et nos apprenants ne sont pas (ou très peu) équipés à ce niveau.

Ainsi, il y a deux ans nous avons proposé un atelier informatique avec une asbl de Saint-Servais. Cela s'est passé moins bien que nous l'espérions : il y avait une forte demande, mais cet atelier n'a pas été bien suivi. En effet, les élèves ne pouvaient appliquer chez eux ce qu'ils apprenaient car ils n'étaient pas outillés.

la séance, je leur fais un retour collectif sur notre groupe : j'envoie les travaux de chacun pour qu'ils puissent voir ce que les autres ont fait.

Nous travaillons aussi beaucoup avec les recherches Google ou dictionnaire quand les apprenants ne comprennent pas un mot. Je favorise l'utilisation de Google pour qu'ils apprennent à se débrouiller un maximum. Nous faisons déjà un peu ce genre d'exercices en classe.

J'essaie aussi de leur proposer des activités un peu plus légères. Pendant le 1^{er} confinement, sur le groupe WhatsApp, les échanges informels, les blagues et diverses photos circulaient entre les apprenants. Cette fois-ci, c'est beaucoup moins le cas : le fait que le groupe serve à faire de la formation les a un peu coincés. J'ai donc voulu libérer leur parole et leurs interactions en leur proposant notamment de prendre une photo de l'endroit qu'ils préfèrent chez eux et d'expliquer pourquoi ils aiment ce lieu. Cet exercice leur a permis de retisser du lien et d'en apprendre plus les uns sur les autres.

Je prends également le temps de tous les appeler une fois par semaine. De cette manière, j'ai de leurs nouvelles et ils peuvent m'expliquer de vive voix quelles sont leurs difficultés par rapport à la formation à distance. Par chance, ils rencontrent très peu de soucis avec les cours en ligne, si ce n'est que certains ont des problèmes de connexion.

J'essaie donc de faire mon possible pour travailler sur les aspects pédagogiques tout en préservant les liens qu'ils ont tissé entre eux et avec nous.

Pour eux, ces cours sont un soutien : ils sont tous très attachés à la formation. Ils prennent le temps de bien réaliser les exercices que je leur

donne. Mais de notre côté, nous devons injecter beaucoup d'énergie : il faut préparer les cours différemment, il faut de temps en temps rappeler les apprenants à l'ordre quand ils oublient de faire les exercices. Comme mon groupe est proche de la fin de formation, je veux faire mon maximum pour les préparer à ce qui vient après.

Malgré cela, le fait de ne plus pouvoir sortir de chez eux, ne plus venir en classe, n'est pas évident à vivre. On a vraiment le sentiment que pour eux la formation est comme un ancrage, quelque chose sur lequel ils s'appuient en cette période d'incertitude.

Un public déconnecté



Aïcha Bnoussaid
formatrice FLE
Lire et Écrire

Comme nous le savons tous, la majorité de nos apprenants vivent dans des situations de précarité financière mais également intellectuelles plus ou moins très avancées.

Le langage des NTIC demande déjà une certaine connaissance de l'écrit, une certaine autonomie dans le travail intellectuel et des compétences liées à une certaine connaissance basique de ces technologies. Or notre public, jamais ou très peu scolarisé, se trouve devant une double difficulté : entrer dans le monde de l'écrit, comprendre ses codes et pouvoir les utiliser et en même temps apprendre l'utilisation d'une tablette, un smartphone ou un ordinateur avec toutes les possibilités qu'ils offrent certes, mais qui demandent d'autres compétences qu'ils n'ont jamais acquises.

S'ajoute à cela la difficulté matérielle : souvent ces personnes n'ont pas les moyens de se payer

un ordinateur ou une connexion internet ; elles ont d'autres besoins et d'autres priorités dans leur quotidien.

On peut remarquer que beaucoup de nos apprenants possèdent des smartphones qui leur permettent surtout de rester en contact avec leurs familles via des applications WhatsApp ou Skype qui ne leur demandent pas l'utilisation de l'écrit, les échanges se font oralement. L'utilisation de ces appareils se résume souvent à cela, le reste des fonctionnalités restent inconnues pour eux.



Vu l'importance et la domination de ces technologies dans l'espace public, je pense donc intégrer les NTIC dans mes cours en présentiel : les échanges avec les services publics se font de plus en plus souvent par la seule voie numérique, le marché du travail, les rendez-vous dans les hôpitaux... Ces personnes se trouvent et se trouveront de plus en plus marginalisées et dépendant d'un tiers pour toutes les démarches administratives et autres si nous n'agissons pas.

Apprentissage en ligne : une nécessaire adaptation face à la perte du relationnel



Françoise Leblanc
formatrice FLE
asbl Carrefour

Chez Carrefour, de nombreux stagiaires viennent des centres pour réfugiés. Au-delà de l'apprentissage du français, je crois qu'ils ont des besoins spécifiques. Ils viennent

en classe pour rencontrer d'autres personnes, ils sont en recherche de convivialité. Il y a parfois des liens qui se créent entre certains apprenants et qui perdurent après les cours. Certains vivent dans un très grand isolement dû à leur situation et ils sont alors véritablement en quête de rencontre et de lien. Je constate aussi que venir en classe leur donne parfois un rythme. Ils ont quelque chose à faire dans leur journée. Dans les centres, ils ne font parfois rien du tout. Ils sont d'ailleurs contents quand je leur donne un travail à faire à la maison, ça les occupe, car ils sont souvent dans l'inactivité.

Malheureusement, la formation à distance ne permet pas de rencontrer la plupart de ces attentes. S'il est possible de donner une formation à distance du français, celle-ci devient souvent très « académique », réduite au seul apprentissage. En effet, il est extrêmement difficile d'établir un vrai lien, cela se ressent même dans la communication. Par exemple, quand ils se connectent, ils vont me dire bonjour, mais ils ne saluent pas les autres membres du groupe, la formatrice et pas aux autres membres du groupe. Alors, je dois leur apprendre, leur rappeler que les autres sont là aussi. Dans les formations en ligne, on ne forme pas vraiment un groupe. La communication est très frontale, c'est très plat, l'écran nous sépare. Il n'y a plus de rencontre. Tout le relationnel est complètement

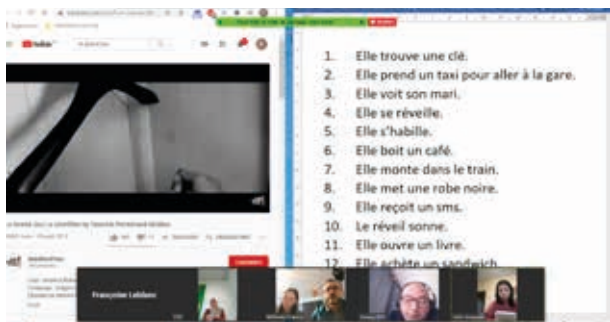
perdu. Nous perdons aussi une partie de notre culture : nos gestes, nos attitudes, ... Par ailleurs, rien ne peut être joué par des petites mises en scène. Nous sommes certes dans la parole, et même dans la lecture et dans l'écriture, mais, pour moi, on perd indéniablement quelque chose.

Pour permettre un apprentissage en ligne, j'ai dû adapter ma manière de donner cours. Cela a supposé du travail additionnel. Je travaille beaucoup avec des exercices autocorrectifs en ligne. Je trouve cela très intéressant. Cela donne aux apprenants une certaine autonomie. Quand ils sont au cours, je travaille davantage la communication orale et quand ils sont seuls chez eux, je veille à leur donner des outils pour travailler de manière autonome, en lien avec la matière vue précédemment. J'utilise aussi des applications comme Quizlet, un outil très pratique pour travailler le vocabulaire. J'utilise aussi Google Classroom, plateforme sur laquelle ils ont accès à tous les documents du cours. Forts du dernier confinement, nous avons créé une adresse Gmail pour tous nos apprenants dès septembre, au cas où nous serions confinés de nouveau.

La grande difficulté pour moi, dans les cours à distance, c'est le travail de l'écrit. La plupart de nos stagiaires travaillent sur un smartphone et ce n'est pas facile de rédiger sur cet outil. Parfois, ils m'envoient une photo, mais c'est difficile à corriger. J'aimerais essayer l'application Google Docs. La Classroom permet d'envoyer ce type de document. Je pourrais leur envoyer un document à compléter qu'ils me renverraient ensuite. Je vais essayer. Jusqu'à présent, je travaille l'écrit à la fin des vidéo-conférences. Je leur donne une consigne et ils réalisent le travail seuls. Je reste sur Zoom et ils me rejoignent s'ils ont des questions.



En classe, ce type de travail est beaucoup plus simple. Même si je leur demande de réaliser un exercice sur leur téléphone, je suis là et je peux directement répondre aux questions. C'est beaucoup plus compliqué de quitter un écran pour un autre et de revenir à l'écran précédent si le besoin se fait sentir.



Cependant, enseigner à distance m'a permis de revoir ma manière de donner cours en présentiel. Je mets davantage à disposition de mes apprenants divers outils en ligne. Que ce soit des exercices autocorrectifs, des vidéos explicatives ; mais également du vocabulaire

à apprendre préalablement, des vidéos à découvrir et comprendre avant le cours, etc... Cela leur permet une plus grande autonomie et une réelle implication personnelle dans leur parcours d'apprentissage. C'est ce qu'on appelle le principe de la classe inversée. Je veille aussi à moins imprimer. J'utilise plus régulièrement le rétroprojecteur en classe, car maintenant, la plupart de mes documents se trouvent sur mon ordinateur. Je continue à donner en classe certains exercices autocorrectifs. J'utilise Google Classroom également. J'y partage mes documents et en classe, ils travaillent essentiellement avec un bic, un cahier... et leur téléphone portable. Pour moi, il y a vraiment certaines choses qu'on peut garder de cette parenthèse sanitaire.

C'est seulement lors de la première vague (et du premier confinement) que je me suis armée pour pouvoir enseigner à distance. J'ai cherché quels supports je pourrais utiliser, je les ai testés, finalement, aujourd'hui, je trouve qu'on s'en sort plutôt bien.

Les cours à distance, nous n'étions pas armés



Gaëlle Lenoir
directrice
asbl Carrefour

Nous ne sommes pas du tout habitués aux formations à distance. Ce n'est pas du tout ce que l'on fait. Nous sommes habitués à des normes dictées par nos engagements envers les administrations qui nous financent. Nous savons quel nombre d'heures de cours nous devons prêter par jour, par semaine pour honorer nos engagements. En tant que responsable de centre, nous sommes rôdés et nos formateurs aussi. Nous avons nos balises et nous savons ce que nous faisons. À l'opposé, les cours à distance représentent une réelle nouveauté. C'est un peu comme si l'on jetait une personne qui ne peut pas nager dans une piscine et qu'on lui demandait de

rejoindre l'autre côté du bassin. Nous n'étions pas armés.

Depuis le début, le mot d'ordre de notre ASBL a été de garder un rythme, de maintenir un lien avec nos stagiaires et de les motiver. Ce sont des défis qui ont permis au bout du compte de renouveler et d'innover dans les pratiques. Mais c'est une modalité qui s'avère compliquée, autant pour le formateur qui veut avoir un contenu et qui veut assurer un minimum pédagogique que pour les responsables de centre. En effet, lorsque nous donnons les cours, nous sommes liés à un double objectif. D'une part, il y a les objectifs pédagogiques et d'autre part ceux liés à l'agrément. Lors du premier confinement, nous avons dû créer nos propres règles, chercher ce qui allait nous convenir. Par exemple, nous avons

testé des créneaux d'une heure, de deux heures et nous avons vu ce que nous pouvions faire dans le temps imparti. Nous avons aussi dû nous dire que nous faisons de notre mieux, nous avons dû essayer, garder ce qui fonctionnait, changer ce qui n'était pas concluant, etc. Ce premier confinement a vraiment été un laboratoire...

Par ailleurs, nous avons aussi eu le sentiment d'avoir été mis de côté de la part de l'administration. Cette dernière ne nous a pas proposé de solution, ni de réponse. Nous avons reçu les informations au compte-goutte quant à savoir si nous pouvions donner cours à distance, si les heures étaient maintenues, ... Par exemple, dans l'agrément ILI, nous devons faire au moins 25% de ce qui était prévu. Mais nous n'avons reçu que des données institutionnelles, liées à l'agrément. Quant à tout ce qui relève du pédagogique, l'administration n'a rien proposé. Et encore aujourd'hui, il n'y a pas de suggestions de leur part. C'est ce que nous avons pu constater lors d'un groupe de travail ILI avec la fédération CAIPS. Nous étions plusieurs responsables de centre à faire remarquer que l'administration n'avait rien proposé. Nous regrettons qu'elle n'ait pas mis en place de formation à l'utilisation des plateformes existantes, qu'il n'y ait pas de balises sur les heures, de proposition d'adaptation des objectifs, ...

En tant que directrice, cela m'a semblé compliqué de prendre la décision de mettre entre parenthèses le nombre d'heures. Cela peut paraître redondant, mais, à mes yeux, le décompte du nombre d'heures est un compteur sans fin. À partir du premier janvier, le compteur se met en route. Chaque journée passée sans donner d'heures de cours est un risque d'avoir une diminution de subsides et donc, de ne pas pouvoir payer les frais et les formateurs. C'est une menace permanente au-dessus de notre tête. Et pendant le premier confinement, nous ne savions pas dans quelle mesure l'interruption même momentanée des cours allait nous impacter. Cependant, afin de pouvoir dispenser une formation à distance, il a fallu décider de mettre les cours en suspens pendant une, deux

ou trois semaines et ainsi se former, trouver les outils adéquats et démarrer.

En septembre, nous étions mieux préparés. Nous avons créé des adresses Gmail à ceux qui n'en avaient pas, nous avons montré la plateforme Google Classroom en classe et nous avons expliqué son fonctionnement. De toute évidence, cela a aidé à la mise en place des cours à distance qui se donnent actuellement. De manière générale, ils se passent bien. On constate peu de décrochage, mais nous savons que ce sera difficile dans le temps. Avec l'arrivée de décembre et des fêtes, nous risquons de perdre du monde. Janvier risque d'être un peu compliqué.

L'enseignement à distance est loin d'être quelque chose d'idéal, mais si cela doit continuer, on s'adaptera. C'est mieux que rien. Lorsque nous reviendrons en présentiel, avoir ces supports en ligne et y être familiarisés peut supposer un avantage. Par exemple, dans le groupe de l'une de nos formatrices, une personne est retournée au Venezuela rendre visite à sa famille et elle continue à suivre les cours à un horaire décalé. L'année dernière, nous n'aurions jamais envisagé qu'une personne suive le cours en décalé. On pourrait utiliser le même système pour une personne qui a un enfant malade et qui ne sait pas le faire garder, par exemple. On pourrait imaginer qu'elle suive le cours via vidéo-conférence ou simplement sur la Classroom. Ce sont des choses auxquelles nous n'aurions jamais pensé. C'est intéressant.

En ce qui concerne la fracture numérique ou comment conserver le lien social, je crois que tout le monde se pose les questions, sans avoir de réponse évidente encore. Mais la région wallonne semble s'intéresser au problème. Nous devrions recevoir une belle subvention pour l'achat d'ordinateurs portables que nous pourrions mettre en prêt. C'est aussi quelque chose qui nous aurait paru impensable avant la crise sanitaire. Mais aujourd'hui, cela devient obligatoire et tout le monde s'accorde à dire qu'il faut avancer de ce point-là.



Un reconfinement 2.0



Olivia Otte
formatrice FLE
Carrefour des
Cultures

En septembre 2020, la crise sanitaire nous paraissait enfin maîtrisée : nous commençons à sortir la tête hors de l'eau et à retrouver quelques libertés. Ainsi, nous avons pu revoir nos

anciens apprenants, rencontrer les nouveaux et tous les accueillir comme il se doit pour la rentrée. Surtout, nous avons enfin la possibilité de donner nos cours comme avant, avec certes quelques contraintes supplémentaires : le port du masque, le maintien des distances de sécurité, etc.

Tout nous semblait être sur de bons rails : les apprenants étaient présents au cours et tous étaient contents de retrouver ce lien social qui leur avait tant manqué durant la première vague de l'épidémie.



Cependant, cette accalmie fut de très courte durée. À peine plus d'un mois après la rentrée, la Covid, que nous considérons quasiment comme un lointain souvenir, nous a rappelés à l'ordre. Nous avons dû de nouveau annoncer à nos apprenants qu'il n'y aurait plus de cours en classe. Une fois encore, nous avons eu à peine le temps de dire au revoir à nos élèves.

Mais, pas question de se laisser abattre ! Les formatrices et l'équipe de Carrefour des Cultures ont fait leur possible pour maintenir coûte que coûte les formations en mettant en place des

visioconférences pour les apprenants. Ceci fut loin d'être aisé puisqu'ils ne disposaient pas tous du matériel adéquat pour suivre les cours en ligne. Afin que tout le monde soit logé plus ou moins à la même enseigne, nous avons également décidé de mettre en place des permanences. De cette manière, les apprenants étant dans l'incapacité de suivre les cours en ligne pourraient obtenir les feuilles de cours et travailler chez eux s'ils le souhaitaient.

Les premières heures de visioconférences ont été, pour ma part, assez stressantes. En effet, mon stagiaire débutait son stage, et, n'ayant jamais donné de cours en ligne, je ne savais pas trop comment l'aiguiller ni l'aider au mieux. Je me suis sentie assez démunie et très embêtée de ne pas pouvoir l'accompagner correctement pour ses premières heures de cours avec moi. Fort heureusement, il s'en est tiré comme un chef et a géré les divers soucis techniques d'une main de maître en faisant preuve d'une grande patience envers mes étudiants. Il m'a même donné quelques idées pour gérer la classe en ligne.

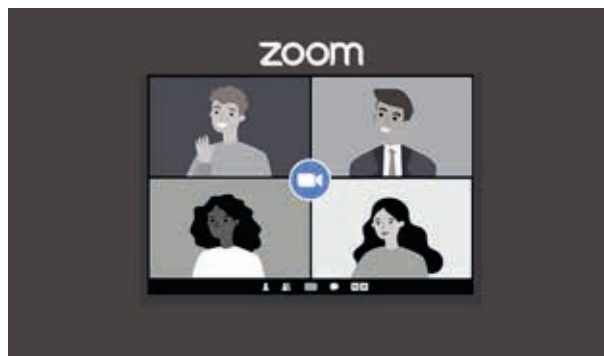
Cela va maintenant faire un mois que je donne des cours en ligne. Je suis vraiment contente d'avoir pu conserver le contact avec mes apprenants et faire en sorte qu'ils continuent d'apprendre le français. Malgré tout, cette méthode d'enseignement est assez épuisante (elle me demande beaucoup d'énergie : je n'ai plus accès à la communication non verbale des apprenants et il me faut sans cesse m'arrêter pour demander si tout est bien compris) et contraignante : j'ai dû réaménager certains exercices pour les adapter en ligne. Je suis également un peu triste de ne pas pouvoir réaliser avec les apprenants des activités que j'affectionne beaucoup et qui sont souvent de bons moments de partages et de découvertes : le calendrier de l'Avent, la fête de St Nicolas, ... Habituellement, j'amène chocolats et autres douceurs pour ces activités. Ceci est impossible en ligne.

En ce qui concerne mes apprenants de niveau A1.1, ils ont, eux aussi, éprouvé quelques difficultés au début. Beaucoup étaient démunis face à l'outil informatique ou disposaient d'une mauvaise connexion. D'autres ne comprenaient pas comment Zoom fonctionnait. Comme ils maîtrisent peu le français, c'était extrêmement compliqué pour moi de le leur expliquer. Un de mes élèves s'est d'ailleurs présenté trois fois à Carrefour des Cultures pour tester l'application avec moi. Il a fini, au prix de nombreux efforts, par réussir à se connecter.

Ce dont je suis vraiment contente et qui me touche beaucoup, c'est que la plupart ont fait leur possible pour assister au cours en ligne. Ils ont fait preuve d'une grande volonté : certains se sont même rendus chez des amis qui ont une meilleure connexion pour pallier ce problème et ceux qui ne comprenaient pas le fonctionnement de Zoom ont demandé à des proches de les aider.

Pour mes B1, les choses ont été plus simples : ils se débrouillaient quasiment tous bien avec

leur smartphone et ils n'ont eu aucun souci pour assister aux visioconférences. En outre, beaucoup étaient ravis de continuer à apprendre le français même si les conditions n'étaient pas optimales (en effet, des petits problèmes techniques dérangent parfois le cours).



Pour conclure, je pense que Zoom a été une bonne solution aussi bien pour nous que pour les apprenants pour nous permettre d'assurer les cours et de garder contact. Toutefois, nous nous espérons tous bien vite pouvoir nous revoir en présentiel.

Mon vécu par rapport aux cours à distance



Florence De Bleekere
formatrice FLE
Carrefour des
Cultures

Depuis mars 2020, les formateurs sont mis à rude épreuve. Comme pour les autres professions, il a fallu réfléchir, innover et être créatif pour pouvoir continuer à travailler avec les apprenants. La

perspective de cours en ligne ne m'enchantait pas et m'apportait beaucoup d'inquiétude. En effet, le public que nous avons n'est pas celui qui manie avec le plus d'aisance les outils informatiques, s'ils en ont en leur possession. Avec nos adultes débutant en français, se faire comprendre en classe est déjà un exercice difficile. Ajouter à cela l'intermédiaire de technologies comme un

ordinateur, un téléphone et des applications est vraiment compliqué. Nous avons pris la décision à Carrefour des Cultures de communiquer avec WhatsApp et de donner des cours en vidéo avec Zoom. Quelle aventure ! Entre ceux qui connaissent et utilisent l'application, ceux qui ne savent pas l'utiliser, ceux qui ne savent pas la télécharger, ceux qui n'ont pas d'ordinateur ou de téléphone adéquat... C'est un réel casse-tête. Malgré cela, garder contact a une importance capitale. Un apprenant n'a pas l'application adéquate ? Pas grave, montrons-lui que nous pensons à lui, proposons des feuilles, un contact téléphonique de temps en temps... C'est important de manifester que nous pensons à lui et que nous sommes disponibles pour lui, comme quand nous étions en classe.

L'utilisation de Zoom pour donner cours a des aspects positifs. J'apprécie le fait de devoir utiliser de nouvelles activités pédagogiques pour arriver à mes objectifs, j'y vois une nouvelle expérience.



C'est difficile, mais enrichissant de sortir de mon cours préparé. Ça demande beaucoup de temps et je regrette les activités en classe, mais j'en découvre de nouvelles. L'installation et l'utilisation de Zoom est une belle activité en elle-même. Elle a demandé aux apprenants d'être actifs pour pouvoir en bénéficier (trouver l'application sur le téléphone, l'installer, se connecter, comprendre le fonctionnement de la partie « discussion » qui permet d'écrire, demander conseil, suivre les horaires, les messages, les interactions). Le français a été sollicité pour cette mise en place et les voir connectés est une belle victoire. Au-delà de ces considérations pédagogiques et pratiques, la technologie me permet d'être toujours en contact audio et visuel avec mon groupe et cela me fait beaucoup de bien, c'est un plaisir de les retrouver malgré les difficultés du moment.

Concernant les aspects plus négatifs, il est clair que dépendre d'objets connectés m'est désagréable. Les apprenants et moi sommes dépendants de la qualité de la connexion. Il y a régulièrement des mécontentements liés aux

technologies et à internet. Cette dépendance et l'organisation des cours en ligne engendrent chez-moi beaucoup de stress, je préfère très clairement avoir les personnes en face de moi et pouvoir rebondir par différents moyens que l'ordinateur ne me permet pas (utilisation appuyée du non verbal, centralisation de l'attention, activités kinesthésiques, etc.). Je ressens aussi de la frustration, car je ne suis pas certaine que les apprenants acquièrent les compétences visées ; je voudrais leur proposer des activités dont je connais les effets bénéfiques mais qui ne sont pas applicables à distance. De plus, ma classe est réduite, tous n'ont pas la possibilité de se connecter pour le cours en ligne, comment s'assurer alors de leur progression ? Tout cela est très difficile.



Ces derniers mois m'ont permis de me rendre compte que j'aime mon métier, qu'être en classe a de l'importance et que je prends plaisir à y être et à y enseigner. Je regrette très sincèrement ces heures en groupe, tous ensemble, en présentiel. Cependant, j'essaie de voir le positif : l'utilisation de l'informatique et des applications me permet de prendre en considération de nouvelles manières d'envisager l'apprentissage du français. Ces découvertes contribueront à améliorer mes cours et mon enseignement dans le futur.

Zoom ou la classe 2.0



Esther Napoli
formatrice FLE
Carrefour des
Cultures

En septembre, nous avons procédé à la rentrée comme chaque année. Enfin presque, en raison de la Covid, nous avons dû nous adapter aux règles sanitaires.

Ce fut également le cas pour les cours de français. Nous avons accueilli moins d'étudiants dans nos classes afin de respecter la distanciation sociale. Dans les groupes A1.2, ils étaient 21 étudiants répartis dans 3 groupes de 7 apprenants.

À la mi-octobre (avant les vacances de Toussaint), ils étaient 19 étudiants à suivre régulièrement les cours de français. Les deux apprenants ayant arrêté, ont préféré suivre une autre formation.

Au moment de commencer les cours sur Zoom, les 19 étudiants étaient toujours présents. Ils se sont au moins tous connectés une fois via cette application. Cependant, en raison de problème de connexion, tous les étudiants ne peuvent se connecter à chaque leçon. Ce problème est renforcé pour les apprenants qui habitent dans des centres de demandeurs d'asile.

Aussi, pour certains, suivre les cours depuis leur petit écran de téléphone, n'est pas une chose aisée et ce surtout s'ils ne disposent pas du cours au format papier. En effet, disposer des notes de cours facilite l'apprentissage et le déroulement des cours sur Zoom.

Les cours sur Zoom demandent à la formatrice et aux apprenants de disposer du matériel et des connaissances nécessaires. Ce n'est pas toujours le cas pour nos apprenants. Certains ont éprouvé des difficultés à se connecter sur Zoom. Néanmoins, le fait d'avoir testé l'application auprès de chaque étudiant a un peu facilité le travail.

Les débuts de leçon en vidéo-conférence présentent une certaine ressemblance avec des séances de spiritisme : « Vous m'entendez ? », « Je ne vous vois pas », « Filmon, tu as coupé ton micro ? On ne t'entend pas »... De plus, certains étudiants préfèrent ne pas utiliser la caméra, surtout les apprenants qui ont cours le matin. Certains ont même avoué qu'ils restaient en pyjama pour suivre les cours.

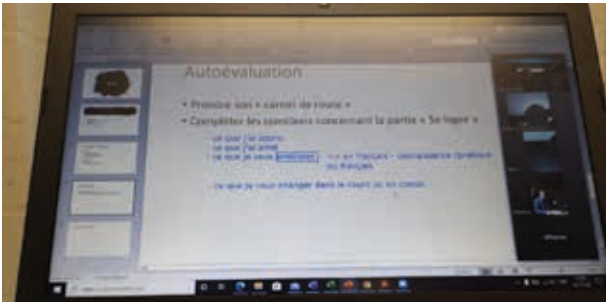
Ensuite, le cours se déroule grâce au partage d'écran. De cette manière, les apprenants peuvent faire les exercices proposés et voir les corrections de ceux-ci. Ils peuvent également écrire via le tableau blanc ou dans l'onglet discussion. Mais, malheureusement tous n'y parviennent pas.



De mon point de vue, donner des cours en ligne, n'est pas évident. Il faut s'adapter aux étudiants et aux problèmes techniques. Il est difficile aussi de vérifier la compréhension des étudiants. On ne voit pas leurs réactions ni ce qu'ils écrivent sur leurs feuilles.

De plus, rester concentrer devant un écran pendant des heures demande beaucoup d'énergie. Souvent, lors des corrections d'exercices, je note moi-même les réponses via mon partage d'écran. En présentiel, je fais participer activement mes étudiants, mais avec Zoom, ce n'est pas évident. J'ai essayé de faire participer mes apprenants grâce à la discussion de Zoom, cela n'a pas eu l'effet attendu. De nombreux étudiants n'ont pas réussi à utiliser cette fonctionnalité.

Pour moi, c'est assez frustrant de ne pas voir mes étudiants. Pendant les deux heures de cours, je ne vois que ma tête. Je ne peux que demander à chacun de mes étudiants s'ils ont compris et bien noté les réponses aux exercices sans en être sûre. Je ne peux pas voir ni connaître leur réaction par rapport à la matière vue pendant les séances Zoom.



Il n'y a pas non plus la même ambiance que lors des cours en présentiel. La dynamique de groupe et les échanges entre les étudiants sont difficiles à maintenir.

Cependant, je pense que Zoom reste une bonne alternative aux cours donnés en présentiel bien que cela ne peut pas les remplacer. Elle a d'ailleurs été bien accueillie par nos étudiants qui ont préféré ceci plutôt que de faire des exercices en ligne comme cela avait été proposé pendant le premier confinement. Ils ont été assez réceptifs et compréhensifs. Je pense que le plus difficile pour eux pour suivre les cours est de ne pas disposer d'une bonne connexion internet ni d'un bon matériel.

Profiter de la crise pour intégrer les TIC à nos pratiques



Leila Derrouich
formatrice FLE
UNamur

Quand je m'interroge sur la faisabilité des formations FLE à distance, je pars du principe que le public FLE est déjà scolarisé, qu'il sait manipuler les outils informatiques,

l'ordinateur. Ce public a déjà manipulé plusieurs fois des outils comme Word, il va sur internet, il garde contact avec sa famille dans le pays d'origine ou ses amis via les réseaux sociaux. Il est sensibilisé à ce type de moyen et la formation à distance ne va pas, en principe, constituer une difficulté.

Cependant, il peut être difficile de convaincre ce public cible d'utiliser ces moyens technologiques pour l'apprentissage de la langue française et ne pas simplement y voir un outil de tchat, même si celui-ci est aussi un moyen pour renforcer son niveau de langue. Le public FLE vient parfois de pays où les formations à distance (les FOAD) ou l'apprentissage via des MOOC (massive online open courses), en français CLOM (Cours en ligne ouverts et massifs) ne sont pas généralisées, ils n'ont pas été habitués à ce type d'enseignement et il y a un grand déficit.

Par ailleurs, tous les formateurs ne sont pas initiés et habitués à utiliser les moyens technologiques pour donner des formations à distance, c'est une difficulté supplémentaire.

Dans ce contexte, donc, les formations à distance sont envisageables, mais il faut prendre en compte différents paramètres. Tout d'abord, il y a les paramètres matériels et techniques. Par exemple, est-ce que le public a accès à des outils informatiques ? Est-ce que

les formateurs savent manipuler ces outils. Il faut s'assurer que tout le monde est à jour. Néanmoins, la formation à distance en FLE reste tout de même complémentaire aux cours en présentiel et ne pourra pas les remplacer. Le contact humain direct dans le cadre des activités de classe ou interculturelles dans un espace réel et non virtuel est vraiment nécessaire.



La majeure difficulté que nous connaissons aujourd'hui et que nous avons aussi connue lors du premier confinement, c'est l'accès à un outil informatique. C'est vrai que la plupart des apprenants ont des smartphones avec lesquels on peut garder un contact via WhatsApp et les réseaux sociaux, mais deux heures de cours à assurer à travers un smartphone ce n'est pas chose facile. C'est ce qui a démotivé un peu les apprenants pendant le premier confinement ; ce qui m'a poussé à créer une page Facebook où je mettais des articles etc. pour favoriser les échanges et les réactions en langue française. On se rencontrait également lors de Hangouts sur Google. C'est un outil que j'ai utilisé vu que moi-même j'avais des difficultés techniques sur Microsoft Teams. Nous avons donc utilisé les réseaux sociaux à des fins pédagogiques.

C'était une grande surprise pour les apprenants et une belle expérience parce qu'ils se rendent compte que l'on peut tirer profit des réseaux sociaux. Cette rentrée, j'ai réinstallé Microsoft Teams correctement avec l'aide du service informatique de l'UNamur, et les apprenants y ont

accès en tant qu'invités pour assister aux cours. Cette année, mon public vient des centres de la Croix Rouge et au départ ils n'avaient pas tous accès à un ordinateur ou à une bonne connexion internet. Heureusement, ce problème a été résolu



et je suis en contact régulier avec le collaborateur du centre de Belgrade qui me tient informée de la situation. Ils ont maintenant accès à plusieurs salles avec des outils informatiques, en sachant que la plupart des résidents suivent des cours chez différents opérateurs.

Motiver les apprenants demande beaucoup d'énergie aux formateurs, et demande beaucoup de temps également. Avant, notre métier consistait à prendre le temps qu'il faut pour préparer la matière, mais maintenant il faut adapter les contenus et surtout consacrer un temps supplémentaire pour convaincre les apprenants de continuer. En ce qui concerne mes étudiants, je leur rappelle qu'ils n'auront pas de deuxième session et que, s'ils

se démotivent maintenant au milieu du chemin, alors ce sera très difficile de réussir l'examen DELF (Diplôme d'Études en Langues Française) dans les délais définis. Je leur dis également qu'ils ont cette particularité d'être un groupe composé de personnes qui désirent reprendre des études supérieures. Le travail à distance est une forme d'enseignement qu'ils vont retrouver à l'université ou en Haute école ; c'est courant pour les travaux, des exercices à suivre etc. Le confinement est l'occasion de se familiariser avec ces outils. Nous faisons aussi une autre activité : nous donnons des séances d'interculturalité et c'est « leur territoire ». Il s'agit d'un rendez-vous hebdomadaire selon une thématique choisie par eux autour d'un café virtuel. Ils peuvent gérer les séances.

C'est leur espace de communication, de débat, d'échange auquel participent des citoyens et des natifs. Je pense que ça les motive et les intéresse. Impliquer les apprenants dans la construction et la gestion du cours, je pense que ça peut être une bonne stratégie motivationnelle.

En classe, j'essaie aussi d'intégrer les outils TIC, tels que des mind-maps, des capsules vidéo didactisées, des ressources que je trouve sur

internet. Je le faisais avant le confinement, mais je vais sans doute en intégrer plus encore dans le futur. Ça renforce l'apprentissage. Ça ne peut remplacer le face à face, mais offre une certaine complémentarité. Quand on est à distance on est comme un accompagnateur et pas comme un professeur ou enseignant. On doit être là et pas simplement laisser l'apprenant seul avec le contenu en ligne.

On pourrait aussi utiliser le smartphone en classe. C'est bien souvent la bête noire du formateur

dans la classe, mais on peut justement l'utiliser au service de notre séance. On peut créer des exercices avec une application et les enregistrer. Il y a entre autres « learningapps », où chaque formateur peut créer

des exercices et, en classe, les proposer aux apprenants. Il y a la création de nuages de mots sur smartphone. On peut aussi enregistrer des capsules vidéo, enregistrer le voisin qui fait une production orale, faire une analyse, un retour etc. Pour démystifier et rendre cet outil plus utile en classe on peut aussi utiliser les réseaux sociaux. Il y a par exemple un outil qui s'appelle « Fakebook » (du site classtools.net). C'est une fausse page Facebook où l'on peut commenter des sujets d'actualité. Il y a aussi Twictée pour faire des dictées comme sur Twitter. Il suffit d'avoir l'audace de les intégrer dans les leçons.

Nous devons tirer des leçons du premier confinement, être préparés avant les éventuelles crises. D'ailleurs, ne dit-on pas

qu'il vaut mieux prévenir que guérir ? N'attendons pas une nouvelle crise. Anticipons et voyons où étaient les manques et problèmes lors du premier confinement. Il y avait le matériel informatique, la formation des formateurs (parfois ce sont les apprenants qui sont beaucoup plus doués et à jour par rapport à la technologie et les formateurs ne le sont pas). À travers l'utilisation des TICE (technologies de l'information et communication pour l'enseignement) au moins une fois par



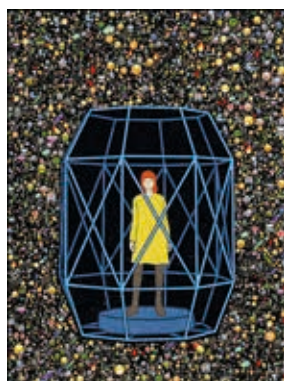
« L'important dans la transformation numérique, ce n'est pas la technologie, c'est la culture. »

semaine à travers des activités variées, la création de mind map, les réseaux sociaux, nous pouvons habituer notre public à l'usage et le sensibiliser à l'utilité pédagogique de ces technologies. En mettant en place des dispositifs hybrides qui alternent des temps de formation en ligne et en présentiel, nous avons un adjuvant et une solution efficaces en cas de crise.



Bien que la formation en ligne ne remplace pas le présentiel, elle a tout de même des avantages, surtout si elle se déroule en alternance. Elle peut être un moyen de remédier à l'explosion des effectifs, par exemple. Certains opérateurs avec de petits locaux pourraient en profiter. Il y a aussi la flexibilité géographique ; pensons aux personnes qui viennent de loin et doivent prendre les transports en commun. Même si elles sont à la maison elles peuvent suivre le cours, faire les exercices en ligne. La distance n'est plus un obstacle. Aussi, c'est un outil de consolidation des savoirs pendant les vacances, les temps de crises, les jours fériés. Quand on crée les activités en ligne et qu'on a habitué les apprenants à y répondre, ils peuvent encore les utiliser pendant les vacances. Cela permet d'améliorer leurs compétences et ils vont être conscients qu'ils sont maîtres de leur apprentissage et autonomes. Cela correspond à la vision actionnelle.

De plus, l'usage des TIC peut être utile pour lutter contre l'isolement tant socio-cognitif que socio-affectif des apprenants, qui parfois peuvent être découragés, car l'isolement mène parfois au découragement et à l'abandon. Le dispositif hybride peut renforcer le lien social et susciter l'intérêt de l'espace public. Mais cela est possible seulement



si l'exploitation des TIC ne se fait pas dans le seul but de mettre en ligne des contenus et de suivre la tendance, mais d'engager les apprenants dans des tâches individuelles ou collectives avec des pairs, des natifs, des citoyens de leur communauté d'accueil pour réfléchir, débattre, échanger, construire des projets dont l'objectif est d'abord de tisser des liens sociaux pour les renforcer par la suite. C'est pour cela que le face à face et le distanciel sont complémentaires et nécessaires. Le face à face est important pour renforcer la cohésion du groupe et pour assurer cette cohérence des contenus. Le distanciel est là pour ralentir le temps et le prendre pour réfléchir, pour amener une analyse réflexive de son propre apprentissage. C'est donc complémentaire pour renforcer les liens sociaux.

J'anime à l'Henallux un atelier d'une journée pour initier les futurs formateurs aux outils TIC. La plupart ont peur d'utiliser ces outils car tout ce qu'ils savent manipuler c'est un compte Facebook et Microsoft Office. Je leur dis qu'il n'y a pas de raison d'avoir peur, il n'y a pas besoin de prérequis, mais il faut avoir l'audace de tester les outils. Il faut se demander « de quoi ai-je besoin dans ma classe pour communiquer ? ». En fonction de la réponse, on choisit les outils adaptés. Il y a quatre grandes catégories d'outils : ceux pour créer, pour collaborer, pour produire et enfin pour évaluer. Il ne faut pas penser à la quantité des outils TIC, mais à leur qualité et leur finalité. L'utilisation d'un outil efficace, facile et accessible dans chacune des catégories d'usage est suffisant. Suivre la tendance quantitative est tentant, mais pas nécessaire. Il y a une pléthore d'outils qui deviennent payants après une période d'essai et, en tant qu'opérateur FLE, on ne peut pas tout suivre.

Concernant les outils payants, je lance un appel à la solidarité entre opérateurs, ils peuvent être solidaires entre eux pour acquérir des outils et les partager selon les possibilités des plateformes. Nous pourrions ainsi partager les factures. La collaboration est bénéfique pour acquérir des outils efficaces. J'ai sensibilisé les formateurs à cette question,

pourquoi ne pas tenter cette expérience ? Il existe des combinaisons et des formules pour des écoles et opérateurs avec plusieurs classes ou formateurs. Nous sommes en temps de crise, c'est plus que jamais le moment de s'assembler et de travailler ensemble, solidairement. Au lieu de parler problèmes et difficultés on pourrait parler solidarité, partage, échange, soutien et solution. Il faut anticiper, prévenir, ne pas attendre une autre situation problématique. Il faut penser dès maintenant à des solutions, les mettre en place, les tester. Cela va être difficile, mais il faut dialoguer et orienter nos échanges, élaborer un

dispositif très efficace et confortable pour nous. Le premier confinement était un vrai casse-tête : le manque de moyens, de motivation, la peur, la frustration des formateurs... Ils sont dans une peur continue, essayons de ne pas ajouter de difficultés. Ce n'est pas à eux de penser aux moyens technologiques et logistiques, mais ils se trouvent au centre de tous ces problèmes. Ils doivent garder la motivation des apprenants, ils doivent intégrer des outils TICS, préparer les cours et résoudre les problèmes logistiques... Ils n'ont malheureusement pas de baguette magique.

Démystifier l'outil informatique



Carine Gérard
formatrice FLE
Espace Formation
et Emploi

Espace Formation
Emploi est un centre qui
propose de nombreuses
infrastructures adaptées
aux handicaps physiques
et sensoriels légers :
ascenseurs, wc, sièges
et bureaux réglables,
mini-claviers, écran-

filtre, zoom, télé-loupe et projecteurs, repose-
pieds, coussins dorsaux et autres,
écran de pc sur bras articulé...

Les stagiaires disposent donc, à EFE,
d'un matériel adapté qui leur offre un
environnement propice à soulager
leurs douleurs et à se concentrer sur
l'apprentissage. Tous les apprenants
ne disposent pas de ce matériel chez eux et ne
sauraient pas suivre un enseignement à distance.



De plus, ces personnes recherchent également
un lien social, des rencontres et des sorties.
L'informatique basique : mail et internet, font déjà
partie de leur vie au quotidien et l'apprentissage
« en direct » au centre est très apprécié.

Nous avons eu, pendant un certain temps, une
formation e-learning. Elle visait essentiellement
des cours informatiques et était sollicitée par
des stagiaires dont les déplacements étaient
compliqués. La difficulté principale
était d'installer le matériel adéquat
à leur domicile. Pour le reste, il fallait
une motivation et une autodiscipline
difficile à tenir sur le long terme. Cette
formation a été abandonnée.

À l'heure actuelle, le centre ne dispose
donc pas de matériel adéquat pour des formations
à distance.

Diversité et apprentissage

Les personnes qui s'inscrivent au centre
de formation le font via différents canaux :
recherches, envies personnelles, informations
transmises par les médecins, les mutuelles
et puis il y a les « adressages » de l'Inami et du
Forem. Le public est donc très large : le handicap
ne fait pas de différence sociale ni culturelle.
Cependant, la façon dont il est vécu et géré est
très variable.

En tant que formatrice en français, je
constate que la disparité culturelle et sociale
influence l'apprentissage : la maîtrise du
vocabulaire impacte la compréhension et donc
l'apprentissage. Au sein d'un même groupe
vont se former naturellement des sous-groupes
qui adhèrent aux mêmes valeurs. Et ces petits
groupes vont refléter les différences sociales qui
existent au départ. Il va y avoir des tensions et

le travail de l'assistante sociale couplé à celui de
l'assistante psy va prendre là tout son intérêt. Le
centre EFE dispose d'une équipe pluridisciplinaire
qui encadre personnellement chaque participant
pour « exploiter » au mieux ses compétences et
travailler sur ses croyances, idées et opinions.



Leur projection vers un avenir professionnel
dépend pour beaucoup de leurs anciennes
expériences de travail. Pour certains, cela ne
représente aucune réalité. Notre société n'est pas

conçue pour des travailleurs handicapés : ni les mentalités, ni les transports, ni les infrastructures. Nos participants font partie de ceux qui subissent mais la majorité d'entre eux se battent au

quotidien pour trouver leur place et finissent par y arriver puisque le centre constate en moyenne 70% d'insertion socio-professionnelle suite à la formation que nous dispensons.

De l'importance de l'outil informatique dans notre société

La fracture numérique est une réalité que nous ne pouvons nier. Nous faisons alors notre possible pour sensibiliser nos apprenants à l'importance de l'outil informatique. Pour ce faire, nous leur proposons différentes actions.

L'une d'elles est la réalisation d'une enquête métier. Les apprenants sont amenés à compléter un questionnaire basique avec leurs interrogations personnelles. Le salaire peut évidemment être abordé mais parler d'argent, c'est tabou en Wallonie... Pourtant, c'est souvent ce que les « enquêteurs » veulent savoir.



La question sur l'utilisation de l'informatique et des logiciels utilisés est imposée et révélatrice. En effet, penser qu'agent d'accueil ou magasinier ne nécessite aucune qualification informatique est utopique. Ces enquêtes métier permettent vraiment la prise de conscience de l'importance du numérique au quotidien.

Nous organisons également des journées d'observation. Celles-ci permettent d'accompagner un travailleur durant toute une journée et d'observer ses tâches quotidiennes, le matériel utilisé, les conditions de travail, les compétences et qualités nécessaires pour exercer cette fonction. Passer 8h dans la peau de... est très efficace et permet, mieux que des mots ou des exemples, de se rendre compte de la réalité. Cela est parfois violent car l'espoir qu'il/elle mettait dans ce projet lui paraît alors irréalisable. Notre équipe de formateurs prend alors le relai et effectue un débriefing. Dans la plupart des cas, les participants arrivent à une assez bonne connaissance de Microsoft Office qui leur permettra de décrocher un job. Cet apprentissage est plus ou moins rapide suivant l'apprenant. Mais nos formations s'étalent sur de nombreux mois, ce qui permet d'apprendre sans stress et à son propre rythme.

Enfin, nous réalisons avec chaque apprenant un plan d'action individualisé qui vise à atteindre des compétences utiles et réalisables par l'apprenant. L'outil informatique est démystifié et son utilisation reste progressive et ludique. Chaque formateur apporte sa pédagogie et sa finalité au projet. L'apprenant réalise son auto-évaluation et évoque ses difficultés. Le plan d'action est revu régulièrement et permet de mettre en évidence les progrès.

Le distanciel ? Toujours un plan B



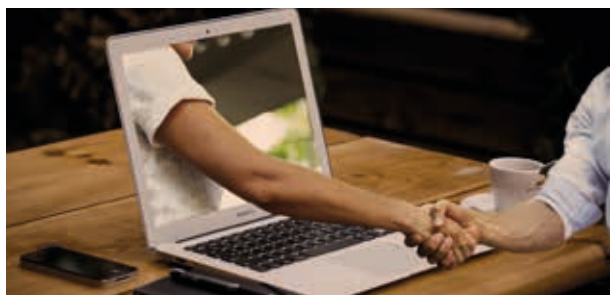
Natalie Van Wetter
coordinatrice
Alpha Gembloux

Dans tous les cas un cours de FLE idéal doit se donner en présentiel parce que c'est une langue, et que chez GAGx, nous travaillons particulièrement l'oral. Rien ne remplacera

jamais le présentiel, sans oublier le côté relationnel, émotionnel de l'apprentissage.

Pour des « grand-débutants », comme nous les appelons chez nous, c'est quasi impossible d'avoir des cours à distance qui soient efficaces. Plus les personnes maîtrisent un peu de la langue, plus le distanciel est accessible. Quand les personnes arrivent au stade de travailler l'écrit, le distanciel est plus aisé.

Cependant, pour le formateur le distanciel est beaucoup plus énergivore et beaucoup plus fatigant. C'est plus difficile de gérer les différences de niveaux en distanciel.



En revanche, une de mes collègues a développé des padlets (un « mur virtuel » sur lequel on peut afficher toute sorte de document afin de diffuser, partager : textes, images, enregistrements audio, vidéos, pages internet) très bien construits qui permettent aux personnes de travailler chez eux, quand ils sont disponibles. En effet, il est très difficile pour une maman en formation de suivre une formation à distance avec des enfants confinés qui courent autour d'elle.

Ce type d'outil a été mis en place pendant le premier confinement. Au début, nous n'étions pas armés. Il a fallu tout essayer, tout tenter, tout se faire expliquer, tout tester, tant pour les formatrices que pour les bénéficiaires ! Tout le monde était en mode essais, ensemble. Heureusement, Nous avons récemment, juste avant la Covid, pu équiper nos formatrices de PC portables, c'est tombé à pic



Mais, attention de ne pas déplacer le débat. Pour moi le distanciel DEVRA toujours rester le plan B à appliquer en cas de catastrophe, il ne doit pas devenir la méthodologie de base de l'apprentissage. Parce que c'est avant tout la relation, le lien, l'écoute, l'expression qui font avancer l'apprenant. Selon moi, le distanciel ne pourra JAMAIS répondre à tous les objectifs du FLE. Alors, il est normal que nous n'étions pas armés. Le numérique constitue donc un choix de situation exceptionnelle et peut être un complément à la formation présentielle, mais il ne la remplacera jamais.

Par ailleurs, le public n'est souvent pas armé non plus. Il ne possède pas toujours le matériel adéquat, ou ne sait pas comment l'utiliser. C'est à ce niveau que se trouve le cœur du problème, pas tellement au niveau de leurs facultés intellectuelles. Pour cette raison, nous avons mis en place des modules FLE-Smartphone, pour apprendre aux apprenants à utiliser toutes les potentialités de leur engin pour toute sorte d'applications y compris pour suivre les cours à distance. Grâce à l'appel à projet de la Région Wallonne en juin dernier, nous avons aussi fait l'acquisition de tablettes et nous enseignons à nos apprenants comment les utiliser. Dans le futur, nous voulons intégrer l'usage de ces tablettes dans les cours en présentiel, notamment pour encourager les personnes à travailler leur français à leurs moments de liberté en dehors des cours en présentiel.

Disparités face à l'utilisation du numérique

Je pense que les disparités sociales, financières et culturelles au sein des groupes-apprenants sont similaires aux disparités que nous pouvons constater au sein de la société. Certaines personnes ont utilisé personnellement ou professionnellement les technologies de l'information et de la communication dans leur pays d'origine, d'autres jamais, c'est fatalement plus compliqué pour eux. Parfois ces derniers sont aussi analphabètes dans leur langue maternelle. Cela complique inévitablement les choses évidemment. Pour ces personnes, apprendre à



utiliser le numérique est presque une seconde formation dans la formation. Un point positif est qu'ils en ressortiront vraiment mieux équipés pour leur insertion sociale et professionnelle.

Cependant, il faut lutter contre la domination des NTIC, elles doivent rester un outil au service de l'humain. Chez GAGx, le relationnel est complètement au centre de la formation FLE et nous centrons notre méthodologie sur la participation de nos apprenants à la vie sociale de leur environnement gembloutois.

Des tables de conversation plutôt que des cours à distance



Julie Laguesse
formatrice FLE
IEPS Libramont

Actuellement, j'enseigne le FLE dans une école de promotion sociale. Depuis que je travaille, j'ai donné cours à des profils d'apprenants très différents : de la

remise à niveau, de l'alphabétisation et du FLE. Ils venaient aussi de milieux différents, de cultures différentes. Mais, s'il y a une chose qui les rapproche bien (à de rares exceptions près) c'est un même dénuement, que ce soit en terme matériel ou en capacité technique (voire les deux). Les professeurs sont certes prêts à les guider dans leur apprentissage linguistique et communicationnel, mais ce n'est pas le cas en ce qui concerne les NTIC qu'ils ne maîtrisent pas, et ce, malgré la multiplication des formations à ce sujet.

Pour ma part, j'utilise déjà quelques outils évidents comme des créations de vidéo/d'enregistrement, et je ne suis pas réticente aux nouveautés. Cependant, je ne souhaite pas non plus m'encombrer de programmes, plateformes ou autres qui semblent attrayants sur le papier, mais qui risquent de tomber à plat si je les utilise en classe avec mes apprenants. Si ces supports apportaient un véritable atout au niveau du contenu de mes leçons et pas seulement au niveau de l'emballage, de la forme du cours et qu'ils en valaient l'investissement en temps et en énergie, pas de ma part, mais bien de celles de mes apprenants, j'y réfléchirais à deux fois. Sinon pourquoi perdrais-je mon temps dans les NTIC avec une telle disparité parmi mes apprenants ?

Malgré cela, en raison de la situation actuelle, j'ai essayé, comme mes collègues, d'organiser les cours distanciels via visioconférence, car après tout l'oral est très important dans l'apprentissage d'une langue (nous leur envoyions jusqu'ici des dossiers papiers par la poste, car malgré les retards de celle-ci, ils étaient tous logés à la

même enseigne). J'ai maintenant un peu plus de la moitié de ma classe à chaque réunion grâce à leur persévérance pour se connecter. J'ai quand même dû abandonner l'idée d'y donner cours et d'y organiser plutôt des tables de conversation. Comment pourrais-je accepter de continuer le cours avec une moitié de classe ? D'autant plus que la moitié qui a le plus besoin de contact et de français ne peut y accéder... ?

Ainsi, cette année, dans une de mes classes avancées, sur 16 personnes, j'ai perdu contact avec 5 d'entre elles. 5 autres apprenants s'en sortent très bien (ce sont les personnes les plus jeunes de mon groupe) et l'un d'entre eux était informaticien dans son pays. Les 6 derniers vont et viennent en visioconférence, comme ils y peuvent. Par exemple, l'une d'entre elle m'envoie un e-mail pour me dire qu'elle n'arrive pas à m'envoyer un e-mail (et le contenu est entièrement dans l'objet du message, il n'y a rien d'autre). Comment pourrais-je aider une personne si démunie face à internet ? Et à distance ? Et dans une langue qu'elle commence seulement à parler, mais qu'elle est loin de savoir écrire ? Et ce scénario se produit dans ma classe qui a le niveau de français le plus avancé. Imaginez maintenant la difficulté face à des apprenants alpha ou dans mes autres classes de débutants.



C'est pourquoi, j'aimerais mettre en place, une fois qu'on se retrouvera en présentiel, une aide au niveau technique (un cours réunissant

un professeur de FLE et un professeur d'informatique, par exemple). Je souhaiterais leur expliquer comment se créer une adresse e-mail en français et les aider à correspondre par e-mail, leur donner un minimum de vocabulaire en français sur l'outil informatique (cliquer, onglet, page, etc.). De cette manière, si nous sommes de nouveau confinés, je pourrais au minimum garder contact avec eux... Et eux seront plus à même de se débrouiller dans une société qui se numérise à



grande vitesse. En effet, malheureusement, les personnes ne prenant pas ce train en marche se retrouvent abandonnées sur le quai de départ.

Et au niveau des moyens matériels, j'aimerais peut-être voir avec l'école s'il n'y a pas une possibilité d'assurer une permanence où ils auraient accès à des pc et à internet ainsi qu'une aide pour ceux qui le veulent.

Contact à distance : le basculement et le maintien du lien social



Virginie Delvaux
formatrice FLE
CIEP Alpha

C o m b i n e r l'enseignement du FLE et la formation à distance n'est pas une équation simple à résoudre. La situation n'est facile pour personne. Au CIEP ALPHA, notre travail

de formation trouve son essence dans la co-construction des apprentissages, le sens du collectif, la rencontre interculturelle. La part d'humanité, d'échanges dans nos relations professionnelles joue un grand rôle dans notre travail.

De plus, l'associatif est globalement mal outillé technologiquement parlant. Il travaille bien souvent avec des bouts de ficelles, des solutions à la petite semaine comme des rachats de vieux pc fixes d'occasion, des locaux de cours dans des bâtiments parfois exigus, mal équipés, etc. Ce contexte ne facilite pas la mise en place d'un travail de formation à distance. Et puis, les populations avec lesquelles nous travaillons sont souvent très mal équipées. Les apprenant-e-s n'ont que rarement un ordinateur et le coût d'une connexion wifi est un réel frein. En plus, même si la plupart de nos publics ont aujourd'hui un smartphone, peu ont une adresse mail, savent gérer une messagerie, utiliser Word, etc. L'équipement matériel et la capacité d'utilisation des outils du numérique sont les deux faces d'une même pièce en matière d'outils du numérique. Si on se donne la peine d'analyser l'enjeu dans sa globalité, la fracture numérique est abyssale.

Au CIEP, on n'était pas formé et on était mal équipé. Mais, à la sortie du premier confinement, on se doutait qu'on y retournerait dans le futur.



Cela ne nous a pas réellement permis d'anticiper les besoins à la reprise car à l'époque nous avons dû penser à l'adaptation des cours en présentiel en juin puis en septembre (masque ou pas, nombre de personnes par groupe, distance, volume horaire, etc.). Cela a occupé pas mal notre temps de coordination. Mais ce qui nous a tout de même permis de réussir le défi de basculer au cours à distance cette fois-ci ça a été le fait d'avoir vécu la situation une première fois, d'être

préparé mentalement au fait que ça se reproduirait ainsi que la dynamique volontariste et sans tabou de l'équipe de formation. Chacun s'est jeté à l'eau, a tâtonné. L'équipe a partagé, cherché du soutien, des supports adéquats. On s'est senti moins tétanisés par la situation. On a d'ailleurs pu bénéficier d'aide à l'équipement cet été de la part de la Région Wallonne. À la rentrée, chaque formatrice a reçu un ordinateur portable, ce qui n'était absolument pas le cas en mars 2020. C'était déjà une toute autre configuration. Mais ne pensons pas trop vite que le fait d'avoir réussi à basculer en cours à distance est uniquement lié à une amélioration de la technique. La dynamique collective a aussi été un moteur très puissant. Sans elle, nous n'y serions pas arrivés. L'équipe



de formation a analysé ce qui avait été vécu lors du 1^{er} confinement, en a tiré des conclusions et a impulsé une énergie constructive et communicative. De plus, cette fois-ci, les apprenant-e-s voulaient vraiment continuer à se voir, à travailler, progresser. Elles avaient connu l'isolement, étaient conscient-e-s de la perte vécue dans les apprentissages au printemps dernier. Personne ne voulait revivre la situation : ni les travailleur-euse-s du CIEP ni ses apprenant-e-s.

Concrètement, on a aussi analysé la situation dans chaque groupe en se disant qu'on allait trouver une solution avec les moyens et les capacités de chacun-e. Les apprenant-e-s n'ont pas d'ordinateur, tout le monde n'a pas une adresse mail, prenons cela en compte. On a donc testé plusieurs outils, logiciels et nous avons décidé de mettre en place une action qui alliait vidéoconférence, boîte aux lettres avec exercices à notre siège, supports papier, sons audio, vidéos à partager. Conclusion, personne n'est resté sur le carreau pour des questions de compréhension ou de technique. Par contre, nous avons constaté auprès de nos populations les plus marginalisées (souvent en milieu rural notamment au sein des habitats permanents) des personnes ne souhaitant pas s'outiller d'un point de vue technologique ; le droit à la non-connexion doit être respecté même si cela renforce les difficultés de pouvoir maintenir le travail à distance et donc nécessite d'autant plus de créativité et d'accompagnement de la part de l'équipe de formation.



Ceci dit, plus largement dans la société, ce basculement dans le contact à distance de toute une série de structures publiques ou privées comme le Forem, les banques, le suivi en matière de soins de santé, rend encore plus vulnérables les populations qui ont énormément besoin d'elles. Surtout qu'on sent bien que la tendance est une généralisation du contact à distance avec de moins en moins de personnes comme interlocutrices. Et ça c'est un vrai problème politique ! Et nos apprenant-e-s comprennent dans quel contexte ils sont, de quoi ils-elles sont démunis-e-s. Ils-elles ont surtout besoin à la fois d'être soutenu-e-s dans une autonomisation de l'utilisation du numérique et dans la défense

collective pour leurs droits à un accès à l'information et à des services de qualité pour toutes et tous.



Toutefois, en cette période pandémique, quand on doit accueillir beaucoup moins d'apprenant-e-s dans un local exigu, difficile à aérer en hiver, qu'on doit apprendre une langue derrière un masque sans pouvoir articuler, la formation à distance est un choix pragmatique pertinent. Je pense que nous devons envisager le numérique comme un outil qui, s'il est mis au service de l'apprentissage et de l'émancipation, a réellement du sens. Il n'a pas à être mis ni sur un piédestal ni sur le banc des accusés. Concrètement, nous avons au CIEP des personnes malvoyantes. L'outil numérique comme la tablette peut être un réel plus dans l'apprentissage pour ces personnes comme pour celles qui ont des troubles « dys » également. Le numérique doit surtout être utilisé à bon escient au bénéfice de nos populations. En fait, il a été une réponse au maintien du lien social. Quand on proposait aux apprenants d'alterner des moments collectifs et des échanges individuels avec leur formateur-trice, la majorité était demandeur-euse de temps collectifs, se voir, être ensemble, se raconter.

Parallèlement, même si cela peut paraître étonnant de prime abord, gérer « la distance » ça a aussi été gérer « l'intime ». Les cours à distance ont été une porte ouverte sur la vie personnelle de chacun-e. Comprendons-nous bien, je ne dis pas que c'était souhaité ou souhaitable, mais par les cours à distance en vidéo, certains ont levé un peu plus le voile sur leur famille, leur environnement, leur animal de compagnie, ... Cela a été une situation délicate à gérer pour les formateur-trice-s. Mais comme le groupe était déjà

construit et basé sur le respect et la confiance la situation a pu être vécue sans difficulté avec bienveillance et humour. Tout ça pour dire que la distance c'est parfois plus de proximité et que cela ne s'improvise pas non plus.

Ceci dit, restons lucides, les apprenant-e-s comme les formateur-trice-s n'attendent qu'une chose : le retour à la formation en présence. Les cours à distance ne permettront jamais l'échange informel, les relations interpersonnelles entre apprenant-e-s, la perception du non verbal qui permet de déceler des besoins spécifiques (de la crainte, de la démotivation, ...) ni les moments de complicité comme les partages



de repas, la découverte de projets culturels et artistiques, de leur environnement, la construction d'un groupe, d'un collectif au sein d'un territoire dédié spécifiquement à la formation et pas chez soi derrière un smartphone ou un ordinateur.

Ce qui est certain, c'est que dans le futur nous serons encore plus attentifs qu'hier à proposer un accompagnement dans nos cours de FLE à la découverte des NTIC comme objet d'apprentissage. Nous utiliserons sans doute certains outils qui pourraient tout à fait s'intégrer dans des dispositifs en présentiel pour varier nos modalités pédagogiques.

INNOVATIONS TECHNOLOGIQUES

ADAPTATIONS PÉDAGOGIQUES : LES DÉFIS DU MONDE ACADÉMIQUE

Apprenants et opérateurs nous ont fait part de leurs avis concernant l'usage des NTIC dans ce contexte de pandémie, mais qu'en pensent et qu'en disent les « académiques » ?

Nouveau SoufFLE a sollicité trois avis : celui d'Aphrodite Maravelaki enseignante de l'Henallux dont la parole en matière de FLE est largement reconnue tout comme sa contribution à l'analyse et l'évolution de cet enseignement particulier au travers des Journées FLE de Malonne, celui de Véronique Dieu, enseignante de Haute École du réseau de la Ville de Liège et, enfin, celui de Guillaume Mele, assistant au département Éducation et Technologie de l'Université de Namur. Particulièrement soucieux de la pertinence sociale de ses activités, le DET poursuit une triple mission de recherche, de formation et de service.

Enseignement à distance, vers un changement de paradigme



Aphrodite Maravelaki
enseignante
Henallux

La formation à distance pour le FLE est une solution difficile et douloureuse aussi bien pour le public que pour les formateurs. Les problèmes que rencontre le public sont connus : vulnérabilité, souvent faible niveau de scolarisation, non accès aux outils numériques et manque d'équipement. Concernant les formateurs, on a pensé qu'en mettant du matériel à disposition et en proposant des formations sur les outils existants cela suffirait pour donner les cours à distance. C'est une erreur car le contenu, le public, les niveaux, les objectifs restent identiques. Or, nous sommes devant une rupture

profonde et un changement de paradigme du métier de formateur. En effet, nous nous sommes battus longtemps pour transformer les cours « classiques » en moments conviviaux, où les interactions sociales ont le premier rôle et les groupes la première place. Aujourd'hui, les travailleurs sont privés de tout ce contexte exceptionnel et bénéfique. Dans la plupart des cas, les formateurs connaissent l'utilisation des logiciels. Cependant, modifier leurs cours et donner du sens dans ce nouveau contexte demande du travail et prend beaucoup de temps dont ils ne disposent pas. De fait, l'obligation du distanciel s'est faite de manière abrupte et ce changement est vécu actuellement non pas comme un grand saut en avant, vers le progrès, mais comme un ralentissement, un retour en

arrière. Les problèmes sont d'ordre didactique et méthodologique : les formateurs n'ont pas signé de contrat de travail pour donner leurs cours à distance. Le matériel, les exercices trouvés en ligne sont souvent très traditionnels. Et les cours en ligne peuvent être utilisés uniquement comme complémentaires aux cours en présentiel. Équiper les opérateurs ou former les professeurs est donc insuffisant. Il faut réinventer, avancer vers une littératie numérique et pas une simple utilisation d'outils.

La conception de l'enseignement comme synchrone ou asynchrone est un autre élément à souligner. En effet, devant notre classe nous sommes toujours à temps synchrone. Nous ne pouvons pas l'être devant un ordinateur. Cependant, nous demandons souvent aux apprenants, quand ils sont bien équipés et qu'ils utilisent les logiciels, de rester 3-4-6 heures concentrés devant un écran. C'est absolument impossible ! Or, les formateurs ont, actuellement, une gestion très difficile du synchrone/asynchrone. Gérer différemment ce temps didactique pourrait faire partie de la solution. Aujourd'hui, le métier des formateurs, c'est dans la classe. Leur proposer de l'asynchrone, c'est comme s'ils « ne travaillaient pas ». Ainsi, ils peuvent garder une classe derrière l'écran pendant de longues heures, par peur ou par excès de conscience sans que cela ne soit efficace. Pour comprendre comment donner cours à distance et rester pertinent, nous pouvons prendre comme exemple les cours de langues existant en ligne qui sont soit très coûteux, soit complémentaires et qui ne développent pas toutes les compétences (ils travaillent surtout la compréhension orale et écrite). Les outils existent, mais est-ce que les formateurs ont une marge de manœuvre suffisante pour modifier le paradigme ? Je suis un peu sceptique. Les formateurs n'ont pas la formation initiale pour travailler de cette manière. Et je ne parle pas de créer des outils numériques, des exercices en ligne ou des logiciels qui font partie du programme. Je parle surtout de changements sur le plan pédagogique.

De cette situation actuelle, il y a des enseignements à tirer. Voyons le positif : nous pouvons éviter certains déplacements, travailler l'oral et l'écrit différemment. Il est possible d'intégrer les outils informatiques pour certaines compétences. Nous pouvons nous baser sur certaines situations authentiques que les apprenants rencontrent tous les jours, par exemple se renseigner via internet, prendre rendez-vous à distance, demander des informations via WhatsApp. Intégrer ces compétences dans le cours est bénéfique, sans que cela ne le remplace. Néanmoins, la difficulté pour les opérateurs se situe dans le fait d'opérer un changement didactique énorme dans l'urgence. La transformation des cours traditionnels en cours actionnels est encore très récente et fragile. Proposer une autre approche de cette manière pose donc problème. Cela peut produire des tensions, des situations explosives chez les opérateurs. Les injonctions et les urgences sont difficiles à gérer sans accompagnement.

Concernant une potentielle vulnérabilité du public apprenant en termes de moyens matériels ou de facultés intellectuelles, je considère que ce public n'est pas plus vulnérable qu'un autre si notre enseignement de la langue ne vise pas à en faire des informaticiens comme auparavant on voulait en faire des grammairiens et si l'on veut les aider à résoudre des situations-problèmes devant lesquelles ils se trouveront de toute façon. Il y a de vraies situations de vie où l'outil numérique est désormais indispensable : les démarches au sein d'une administration communale, prendre rendez-vous avec un médecin en ligne ou encore trouver un numéro de téléphone. Les recherches se font aujourd'hui sur ordinateur, l'annuaire téléphonique fait presque partie du passé. Et pourtant, on peut encore enseigner les langues avec des listes de mots sur papier à apprendre par cœur, ou parler de l'importance d'avoir des dictionnaires dans des classes pourtant connectées... On constate que c'est extrêmement difficile sur le terrain, mais, malgré tout, nous serons obligés de faire évoluer le paradigme. Pour nos apprenants, il ne faut pas de facultés intellectuelles particulières pour vivre la vie de tous les jours, celle que tout le monde vit, n'est-ce pas ?

Présentiel-distanciel méthodologie et pédagogie



Véronique Dieu
enseignante
HEL

Je travaille dans une haute école du réseau libre de la ville de Liège ainsi que dans une école secondaire. En raison de la pandémie, nous nous retrouvons obligés de combiner enseignement

distanciel et présentiel. Le passage en mode hybride (mi-distanciel, mi-présentiel) imposé aux enseignants de la FWB remet en question mon fonctionnement d'enseignante à divers niveaux. La principale difficulté est de m'en tenir à la structuration habituelle d'une séquence de leçons conçue initialement pour être donnée en présentiel. Selon un principe de base de la didactique des langues, la séquence est conçue comme un agencement d'activités dans un ordre relativement précis. Il s'agit globalement de travailler d'abord une phase d'input (phase d'exposition à un nouveau lexique et de nouvelles structures grammaticales). Cette phase réceptive est suivie d'une phase d'induction grammaticale qui inclut la fixation des acquis pour enfin arriver à une phase d'output, dite productive. L'alternance présentiel-distanciel ne permet pas de conserver cette conception d'une séquence. En effet, même si certaines activités (par exemple, une compréhension à la lecture) peuvent se faire facilement à distance, d'autres, comme le travail de la prononciation ou une production orale spontanée s'y prêtent beaucoup plus difficilement même dans le cas (utopique) d'une excellente connexion internet pour tous les participants. Le plus frappant est la difficulté d'établir à travers l'écran des interactions spontanées entre les élèves. La correction d'exercices de grammaire à distance est aussi problématique pour des raisons techniques de micros à ouvrir et fermer. Le rythme s'en trouve fort ralenti. Ces éléments m'obligent à déstructurer ma séquence pour qu'elle s'adapte artificiellement à l'horaire présentiel-distanciel.

Dès lors, la combinaison présentiel-distanciel ne m'apparaît non pas comme une complémentarité mais plutôt comme la co-existence (obligatoire et forcée) de deux modes d'enseignement ayant chacun leur propre mode de fonctionnement.



En outre, je pense que ce système d'enseignement nuit à la socialisation. Cette dernière me semble difficilement possible derrière un écran qui occulte des réalités fondamentales de l'école comme la difficulté du vivre ensemble mais aussi l'accompagnement de l'enseignant qui connaît ses élèves. En classe, l'enseignant peut intervenir rapidement s'il voit qu'un élève ne commence pas un exercice ou le remettre sur la bonne voie d'un simple geste, par exemple en lui montrant la bonne page, le bon exercice, en lui donnant un mot d'explication. En travaillant à distance avec mes étudiants, je me suis rendu compte de tout l'implicite, de toutes les difficultés (notamment de compréhension des consignes) qui sont résolues en classe oralement en quelques secondes alors qu'elles demandent de longues mises au clair par écrit.

Une des utilisations possibles des nouvelles technologies serait plutôt de favoriser un travail collaboratif en classe sur base d'une tâche commune à réaliser sur un ordinateur ou à partir d'un document audio/vidéo authentique. En effet, l'usage d'internet permet l'accès à un grand nombre de documents authentiques qui peuvent servir de base à des activités favorisant la collaboration entre les élèves.



Guillaume Mele
assistant techno
pédagogue
UNamur

Nouvelles technologies philosophie méthode et pratique

propos recueillis auprès de Guillaume Mele
selon le guide d'entretien élaboré par
Jean-Marie Delmotte

J-M. D. : Les nouvelles technologies renforcent-elles l'éducation et le savoir ou aliènent-elles et freinent-elles l'intelligence de ses utilisateurs ?

G. M. : Préalablement à l'utilisation des nouvelles technologies, il convient de se rappeler qu'une technologie, nouvelle ou ancienne, est avant tout un outil.

Un outil, qu'il soit technologique ou non, restera toujours un outil. Entendons par là qu'il s'utilisera dans un certain contexte pour permettre à un objectif d'être accompli plus facilement. Il est donc possible d'identifier deux facteurs (parmi d'autres) qui peuvent avoir une influence sur l'accomplissement d'un objectif : l'utilisation du bon outil et la façon d'utiliser l'outil.

Dans le monde de l'éducation, selon l'expérience du milieu universitaire, en parlant de « contexte », on mentionnera plutôt le fait d'enseigner, ce qui nécessitera la mise en place d'un dispositif de formation, objet relativement complexe. C'est toute cette complexité qui amène la nécessité de créer une structure qui permettra à l'enseignant de visualiser son dispositif, et aux étudiants de le comprendre. Plus important encore et au cœur des préoccupations des technopédagogues de l'université de Namur, le dispositif de formation se doit d'être structuré autour d'un objectif pédagogique.



Bouleversé en plein milieu de sa réflexion pédagogique, l'enseignant se heurte inévitablement à une multitude de modèles pédagogiques qui peuvent l'aider à concevoir une activité qui fait sens : alignement pédagogique¹, niveaux taxonomiques², l'IMAI³...

Idéalement, ce n'est qu'avec une certaine maturité pédagogique (sous-entendant une certaine maîtrise didactique) dans sa réflexion et son dispositif, que l'enseignant doit aborder le concept d'outil. Tout l'intérêt du travail réside dans la sélection d'un outil qui assure une cohérence avec l'objectif et la méthode de l'enseignant. C'est en respectant ces critères que notre protagoniste aura la chance de bénéficier de ce qu'on pourrait appeler « un bon outil ». Dans ce cas, imaginons aisément que la technologie est un moyen précieux pour renforcer l'éducation et le savoir. De son côté, l'étudiant aura le bénéfice d'utiliser un outil nécessaire au dispositif, et qui a été préalablement pensé pour aider à l'atteinte de l'objectif pédagogique.

Dans une situation inverse, plaçant l'outil sur la première marche du podium, l'objectif pédagogique et le dispositif sur les marches

¹ Biggs, J (2003): *Aligning Teaching and Assessment to Curriculum Objectives*, (Imaginative Curriculum Project, LTSN Generic Center)

² La taxonomie de Bloom propose une classification des niveaux d'acquisition des connaissances : Bloom, B.S. et al. (1979). *Taxonomie des objectifs pédagogiques. Tome 1: Domaine cognitif* (traduit par M. Lavallée). Montréal: Les Presses de l'Université du Québec.

³ Lebrun, M. (2007). *Théorie et méthodes pédagogiques pour enseigner et apprendre : quelle place pour les TIC dans l'éducation ?* Bruxelles : De Boeck (2e édition).

suivantes, l'enseignant prend le risque que la leçon soit redéfinie par l'outil. Imaginons l'élève qui reçoit un marteau (outil) pour enfoncer une vis (objectif) : après quelques coups, la vis finira certainement par s'enfoncer d'une façon ou d'une autre. En rentrant chez lui, l'étudiant pourra en toute légitimité proclamer deux choses : savoir enfoncer une vis, et savoir utiliser un marteau. Lors de sa démonstration, n'y a-t-il pas un risque que ses parents le prennent pour un fou ?

Dans ce cas et par extension, on peut supposer que la technologie est un moyen précieux pour aliéner et freiner l'intelligence de notre élève et son enseignant.

J-M. D. : Quelles sont les forces et les limites des technologies informatiques dans le développement des réflexions et des intelligences collectives ?

G. M. : Certaines technologies informatiques ont deux avantages que n'ont pas toutes les technologies : une attractivité qui peut engendrer une motivation considérable, ainsi qu'une utilisation intuitive qui amène l'utilisateur à se sentir dans un milieu qu'il maîtrise. Grâce à ces deux avantages, le développement des réflexions personnelles a pris un tournant considérable depuis quelques années. Sur internet, on peut parler de tout et de rien, sans réfléchir à l'impact que cela aura, sans avoir peur des retours et des contradictoires. Les TIC (technologies de l'information et de la communication) donnent donc une forte impression de soutien au développement de l'intelligence collective, mais dans quel but ?

Ce rapide développement des réflexions que permettent les technologies semble également augmenter au détriment d'un autre aspect fondamental dans l'utilisation des TIC : l'esprit

C'est tout l'intérêt de poser sa réflexion dans le bon sens, qui amènera l'enseignant à fournir le bon outil à l'élève, mais surtout à l'élève de comprendre pourquoi il va utiliser cet outil et non un autre, et comment il va pouvoir l'utiliser de la meilleure manière.

En résumé, les nouvelles technologies ne sont pas différentes de notre marteau. Elles vont s'utiliser correctement ou pas, provoquant une plus-value ou une dégradation des compétences de l'élève et de l'enseignant. Il y a donc probablement une réflexion pédagogique préalable à avoir, et un esprit critique à développer chez tous les utilisateurs.



critique. L'essor de ce qu'on nomme les « Fake News⁴ » en témoigne, l'objectif de l'utilisateur est parfois porté sur la rapidité et le choc que créera son acte (effet « buzz »). Toutefois, il convient de ne pas faire une généralité de ce type d'utilisateur.

À l'instar d'une utilisation pédagogique des technologies, beaucoup d'outils technologiques ne sont donc pas utilisés selon un objectif cohérent. Facebook n'a certainement pas été conçu pour favoriser et animer des débats. Pourtant, à l'heure actuelle, c'est une de ses fonctions principales. Or, il manque à ce réseau social géant des clés pour que chacun participe au débat de manière à en faire ressortir quelque chose de nouveau (positif ou négatif). Ces clés sont des éléments qui favorisent l'écoute, le respect, l'acceptation, la légitimité... éléments qui sont, la plupart du temps, absents de toute transversalité d'un débat « online ». Il suffit d'aller consulter les

⁴ Gelfert, A. (2018). Fake News: A Definition. *Informal Logic*, 38 (1), 84-117. <https://doi.org/10.22329/il.v38i1.5068>

commentaires Facebook d'un article d'un journal quelconque pour s'en rendre compte. L'enjeu principal du débat semble se situer dans le fait d'avoir le dernier mot (fondé ou pas), plutôt que d'être compris, analysé, accepté...

Dans cette optique résident toutes les forces et les limites des technologies, qui sont des outils impressionnants et même splendides, par rapport à tout ce qu'ils permettent de faire. Ce sont pourtant aussi des outils dangereux, dans l'utilisation qu'on peut en faire.

Les technologies informatiques semblent également être des outils qui favorisent le sentiment d'intelligence, mais favorisent-elles l'intelligence pour autant ? Prenons un autre exemple certainement vécu par bon nombre d'entre nous : une soirée avec des amis dans laquelle une question est posée, et dont personne n'a la réponse (situation vécue personnellement). La technologie permet d'avoir accès à un Savoir

qui n'était pas accessible auparavant. Il suffira de quelques secondes pour qu'un convive trouve la réponse à cette question sur un site quelconque. Cela a-t-il augmenté l'intelligence collective du groupe, ou bien le sentiment d'intelligence collective ? En d'autres termes, la réponse a-t-elle été vérifiée ? Avons-nous remis en question cette solution ? Avons-nous accepté le fait de ne pas savoir, puis fait le lien avec d'autres connaissances pour ensuite créer un nouveau schème (autrement dit, une solution possible⁵) ?

Si la même question est posée au même groupe deux ans plus tard, quelqu'un se souviendra-t-il de la réponse ?

La question primordiale serait-elle plutôt : faut-il se souvenir de la réponse, puisque nous avons accès à la technologie ? À ce titre et en tant que lecteur, la technologie est-elle pour vous une force, ou une limite au développement des réflexions et des intelligences collectives ?

J-M. D. : La place des nouvelles technologies se situe-t-elle entre les objectifs et les moyens ?

G. M. : Puisqu'on se permet de renvoyer la question précédente au lecteur, à nous cette fois de remplir notre rôle et de poser notre propre postulat.

À notre sens, la place des nouvelles technologies n'est certainement pas entre les objectifs et les moyens. Les nouvelles technologies devraient sans doute être reléguées à la place d'outils qui servent les moyens qui eux-mêmes permettent d'atteindre les objectifs (excepté, évidemment, si la technologie est l'objectif, comme une leçon qui viserait à apprendre à utiliser Word⁶). Afin de ne pas provoquer une redondance avec la réponse à la première question, mentionnons quelques outils qui permettent d'évaluer l'impact d'une technologie dans un dispositif pédagogique :

Dans le milieu « technopédagogique », on entend souvent parler du modèle SAMR (Puentedura, 2014). Ce modèle aide à comprendre qu'intégrer les TIC ne signifie pas utiliser la technologie à tout prix, mais bien engager l'élève dans son apprentissage, la technologie devenant donc un outil qui aide à l'atteinte de ce but. Ce modèle reflète une manière dont un formateur peut parvenir à une introduction raisonnée du numérique permettant de dynamiser ses pratiques pédagogiques. Sorte de grille de référence, il se présente en quatre étapes qui permettent à l'enseignant de s'interroger sur l'usage des outils numériques en classe et sur la plus-value espérée. Selon l'un des scénarios suivants, la technologie ne fait que répliquer (substitution), elle agit comme substitution

⁵ Selon le concept de mobilisation des schèmes, de Jean Piaget (J. PIAGET, *Sagesse et illusion du philosophe*, PUF, 1965, p.82)

⁶ Logiciel de traitement de texte de la suite Microsoft Office

directe de l'outil avec amélioration fonctionnelle (augmentation), elle permet une reconfiguration significative de la tâche (modification) ou bien elle permet la création de nouvelles tâches auparavant inconcevables (redéfinition). Lorsqu'on introduit un outil dans un dispositif, il convient de se demander ce que l'outil apporte à son activité, s'il modifie l'objectif de base ou non, et s'il influence les critères d'évaluation, de manière à conserver un alignement pédagogique.

On parle également de TPACK⁷ (Koehler, 2006) qui donne une représentation de l'intégration des technologies en classe. Il offre l'occasion d'analyser comment s'articulent les connaissances pédagogiques et didactiques avec les connaissances technologiques.

J-M. D. : *On constate d'un côté un grand foisonnement et une diversification des NTIC. De l'autre, on remarque un recul des consciences individuelles et collectives en termes de créations, d'actions citoyennes, d'ouvertures culturelles, ...*

Qu'en pensez-vous ?

G. M. : Cette question est un piège, dans le sens où elle est implicitement négative, et sous-entend une généralisation. Loin d'être un point de vue personnel, une théorie complotiste pourrait annoncer que le monde actuel est dominé par une politique de surconsommation, favorisant le développement économique de nouveaux outils au détriment de la création d'actions plus réfléchies et ponctuelles. Avant de réagir à ce constat, il serait intéressant de vérifier s'il y a une corrélation entre ces deux mondes, ou bien s'ils ne font qu'augmenter comme ils l'ont toujours fait, mais chacun à sa manière, provoquant un écart de plus en plus conséquent, et donnant une impression d'influence de l'un sur l'autre.

Le seul élément certain, c'est que les NTIC se développent à une très grande vitesse. En ce qui concerne les consciences individuelles et

collectives, elles semblent être soutenues par les technologies, mais pas forcément pour un mieux.

En dehors des modèles, attirons l'attention du lecteur sur une série de choix à faire avant d'utiliser un outil, dans un cadre pédagogique ou non, comme le fait que son cours soit en présentiel ou non, individuel ou collectif, transmissif ou actif, en temps réel, ou bien à différents moments...

Le simple fait de poser ces différents choix peuvent aider à construire son dispositif de manière cohérente et d'imaginer seulement ensuite l'apport d'un outil technologique. Nous sommes donc encore loin de positionner l'outil juste après les objectifs.



Avec la crise sanitaire (parce qu'il fallait bien en parler à un moment), on a plutôt le sentiment que les nouvelles technologies ont permis aux consciences individuelles et collectives de se développer de manière positive, ou au moins, de se manifester positivement. Nombreuses sont les actions mises en place pour faire face à une

⁷ Technological Pedagogical Content Knowledge

situation de confinement, avec une dimension de « soutien », toujours utilisant les technologies comme moyen pour prendre place dans le jeu. Il semble possible, toutefois, qu'à la sortie de cette crise, les pratiques numériques resteront ancrées dans les mœurs et que les micro-initiatives du confinement tomberont dans l'oubli, ce qui élargira encore l'écart entre les deux mondes.

À contrario, grâce aux technologies, une nouvelle porte a été ouverte ces derniers mois pour laisser entrer de plus en plus de manifestations qu'on pourrait qualifier de « négatives ». Une mauvaise interprétation des données diffusées par la presse, une fermeture des esprits face à certaines informations, un sentiment de révolte quant à certaines décisions politiques... La faute

à la conscience collective, ou bien au choix dans les outils de communication ?

Quoiqu'il en soit, les technologies ont permis la manifestation de ces idées, bonnes ou mauvaises, mais cela ne signifie en rien qu'elles font régresser les consciences. Au lieu de rechercher ou constater les raisons d'une possible corrélation, il serait plus intéressant de croire en l'idée que les deux facettes de cette question peuvent s'entraider, et que, de nouveau en se concentrant sur son objectif, le choix du bon outil pourrait permettre à une action citoyenne d'être propulsée au même titre qu'une nouvelle technologie le serait lors de son apparition sur le marché.

J-M. D. : Quel impact les nouvelles technologies ont-elles sur les disparités des classes sociales et la cohésion de la société ?

G. M. : De notre point de vue et selon notre expérience, la seule légitimité pour répondre à cette question se situe au niveau du public universitaire namurois. Sans faire d'interprétation, certains retours d'étudiants quant aux problèmes pour suivre les cours ou passer des examens en ligne témoignaient en réalité d'un problème plus conséquent.



Pour beaucoup d'étudiants, les nouvelles technologies sont mises en place et maîtrisées sans problème. L'environnement est adapté pour pouvoir se concentrer facilement et ne pas être

dérangé (pièce à part, ordinateur personnel, connexion internet performante...). Un test blanc a d'ailleurs permis de certifier les compétences numériques des étudiants avant les examens, mais surtout de vérifier si chacun disposait de l'environnement et du matériel adéquats en vue de leur proposer des alternatives « confortables ».

Au fil des mois derniers, nous avons également eu vent de groupes d'étude qui se constituaient, mais pas seulement. Les interactions numériques extra-scolaires ou festives se sont également multipliées chez les étudiants pour faire face à cette absence de contacts sociaux.

Il est donc possible que ces pratiques se soient mises en place en dehors du contexte universitaire, dans les familles, dans les différents secteurs... renforçant donc un sentiment de cohésion dans la société. Apéro virtuel, « e-apéro », « Skypéro », appel Zoom⁸, appel Teams⁹, cela vous dit quelque chose ?

⁸ Service de conférence à distance qui combine la vidéoconférence, les réunions en ligne, le chat et la collaboration mobile à l'aide d'applications propriétaires.

⁹ Application de communication collaborative portée par Microsoft

À Namur, bien que la grande majorité des étudiants ne témoigne pas de problème spécifique, il a été intéressant de prêter attention aux situations problématiques : pas d'ordinateur, ou bien un ordinateur familial difficilement accessible en journée, connexion partagée qui présente un risque lors d'un examen, environnement saturé par le télétravail et les frères et sœurs qui jouent dans la même pièce...

Plus exceptionnellement, certains étudiants ont démarré le mois de mars 2020 sans matériel informatique, sans connexion internet, et sans environnement confortable pour travailler. À l'échelle d'une université, le problème peut se résoudre « rapidement », grâce à un accès à des salles informatiques ou à la bibliothèque, la mise à disposition d'un ordinateur pour suivre les cours et passer les examens.

L'université se doit de mettre des moyens à disposition de l'étudiant pour suivre les cours et passer les examens, par l'établissement d'une sorte d'entraide qui est tout à fait logique et spontanée, et pour laquelle chaque acteur de l'institution se donne du mal.

À l'instar d'une institution d'enseignement, imaginons que la plupart des entreprises fournissent à leurs employés le matériel numérique nécessaire pour effectuer le travail dans des conditions confortables. Toutefois, qu'en est-il de cette entraide au sein de la société, à travers les différentes classes sociales ?

Il est permis de formuler le doute qu'il y ait une sorte de contrat entre un citoyen et la société pour qu'il puisse bénéficier des dernières technologies en cas de besoin. Si ce n'est pas le cas, un citoyen peut se retrouver dans la même situation qu'un étudiant sans matériel pour étudier confortablement, c'est-à-dire voir les autres utiliser les technologies et en tirer des avantages, sans pouvoir réagir.

Si cela a un impact sur les disparités des classes sociales et/ou la cohésion de la société, ce n'est pas à nous d'en juger, mais une chose est certaine, s'il y a un impact ou une cohésion préalable à l'utilisation des technologies, ces dernières jouent un rôle dans la confirmation ou la précision de l'impact, ou dans l'augmentation de la cohésion, tout comme elles l'ont fait pour les étudiants.

Bibliographie :

Biggs, J. (2003), *Aligning Teaching and Assessment to Curriculum Objectives*, (Imaginative Curriculum Project, LTSN Generic Center)

Depover, C., Karsenti, T., & Komis, V. (2007). *Enseigner avec les technologies : favoriser les apprentissages, développer des compétences*. Québec: Presses de l'Université du Québec.

Gelfert, A. (2018). Fake News : A Definition. *Informal Logic*, 38 (1), 84-117. <https://doi.org/10.22329/il.v38i1.5068>

Koehler, M. (2006) *Modèle TPACK*, consulté en ligne le 10/12/2020 sur <http://www.tpack.org>

Lebrun, M. (2005). *eLearning pour enseigner et apprendre : Allier pédagogie et technologie*, Louvain-la-Neuve : Academia Bruylants.

Lebrun, M. (2007). *Théorie et méthodes pédagogiques pour enseigner et apprendre : quelle place pour les TIC dans l'éducation ?* Bruxelles : De Boeck (2^e édition).

PIAGET J. (1965), *Sagesse et illusion du philosophe*, PUF, p.82

Puentedura, R. (2014) *SAMR in the classroom*, Présentation, consultée en ligne le 10/12/2020 sur <http://www.hippasus.com/rrpweblog/archives/2014/08/27/SAMRInTheClassroom.pdf>

Tilquin, CL (2012), « *Modèle des Événements d'apprentissage – Enseignement* », Powerpoint.



QUESTION D'ALTÉRITÉ

“
L'identité est ce qui est dans l'ordre du même. L'altérité désigne le caractère de ce qui est « autre ». Faut-il n'envisager que cette dualité ? Ne faut-il pas approcher l'autre, découvrir la diversité ? Ne faut-il pas se connaître pour (re) naître ?

Questions d'altérité regarde, actualité oblige, la manière dont les fêtes de fin d'année sont célébrées autour de nous.

”

LES FÊTES DE FIN D'ANNÉE

DES PEUPLES ET DES CULTURES

Les fêtes de fin d'année à Taïwan



Jing-Lin Zhou
participante
groupe B1

En décembre à Taïwan, le temps est très différent de la Belgique: chez moi, à cette période de l'année, il fait environ 15°.

À la base, dans mon pays, il n'y a pas de tradition de Noël. De ce fait, nous n'avons pas de congés de Noël, mais nous avons une fête nationale qui tombe le 25 décembre et c'est un jour férié.

Depuis quelques années, les films d'Hollywood sont de plus en plus diffusés chez moi. Les Taïwanais, influencés par ces films, commencent à faire la fête et à s'échanger des cadeaux le jour de Noël. Je me souviens notamment que la plupart des jeunes faisaient la fête avec leurs amis et que les familles chrétiennes faisaient la fête ensemble.

En ce qui me concerne, je ne suis pas chrétienne, mais j'ai été élevée dans la foi chrétienne : j'allais à l'église chaque dimanche et aussi le jour de Noël. Quand j'étais petite, j'ai participé à une classe lors de laquelle j'ai appris des histoires, l'anglais, des chansons. Puis, j'ai joué, avec d'autres enfants, l'histoire de Marie et Jésus à Noël. Après la représentation, il y avait beaucoup de desserts et bonbons. Grâce à cette église, Noël est devenu mon jour préféré.

Au fil des années, des hommes d'affaires et des industries ont fabriqué de nombreux produits liés à Noël. Ils ont, aussi, proposé des activités pour que les gens se sentent heureux pendant

cette période et pour encourager l'économie taïwanaise.

Certains bâtiments et régions étaient décorés avec des lumières et des grands écrans pour amener l'atmosphère d'un marché de Noël. Evidemment, les Taïwanais sont heureux de cette ambiance de Noël. Ça donne l'impression d'un Noël romantique et absolument magnifique !

Cependant, j'éprouve parfois un malaise avec le Noël taïwanais, car je n'aime pas du tout le côté commercial qui peut entourer les fêtes de fin d'année à Taïwan.



Quand j'ai fêté Noël pour la première fois en Belgique, toutes les images des films sont devenues réalité. La musique, les bâtiments, les pâtisseries, le vin chaud, ... Tout était comme les images des livres de Noël que j'ai lus quand j'étais enfant. C'était incroyable pour moi.

Pendant la fête, j'ai été choquée de voir qu'il faille faire des bisous à chaque personne. Je n'oublierai jamais que j'ai fait des bises à 50 personnes inconnues.

Mais j'ai eu de la chance avec la grande famille de mon copain. Ce soir-là, les gens m'ont donné beaucoup de cadeaux. J'étais très contente et c'était vraiment agréable !

En ce qui concerne le 31 décembre, tous les Taïwanais continuent de travailler normalement. Quand j'étais plus jeune, j'aimais sortir en boîte ou au bistro avec mes amis après mon travail. Un peu avant minuit, nous cherchions une bonne vue pour pouvoir admirer les feux d'artifice qui sont tirés d'un bâtiment de la capitale.

Généralement, après minuit, nous allions au Karaoké pour passer le temps (le Karaoké, c'est une façon divertissante de chanter, on voit une vidéo et les paroles sur un écran dans une pièce). Jusqu'à l'aube, nous nous promenions en parlant du nouvel an et de nos bonnes résolutions, même si elles ne sont pas toujours possibles à tenir. C'était amusant, par contre c'était vraiment fatiguant aussi. Après mes 25 ans, j'ai décidé de ne plus participer à ce genre d'événement pour préserver ma santé.



2

Il faut noter que les Taïwanais célèbrent deux fois la nouvelle année : le premier janvier et durant le mois de février. Taïwan et la Chine ont la même culture : nous utilisons un calendrier lunaire (chinois). C'est pourquoi, nous célébrons aussi le jour de l'an en février.

Pour la fête du Nouvel An chinois en février, nous avons congé pendant une semaine pour profiter de la fête (habituellement les Taïwanais parlent du « passage de l'année »). Nous avons différentes coutumes pour nous porter chance pour l'année qui va commencer.

Au début de la semaine, les Taïwanais restent chez eux avec leur famille pour le réveillon du nouvel An. Ce jour-là, il faut nettoyer toute la maison. Cela permettrait de faire disparaître la pauvreté. Après minuit, les gens font éclater des pétards pour faire fuir les monstres maléfiques.

Le jour de l'an, les gens portent de nouveaux vêtements. Cela veut dire qu'on fait une remise à neuf pour cette année. Puis, les Taïwanais aiment bien aller au temple pour prier pour une bonne santé, de bonnes relations, l'éducation, le travail et la bonne fortune. Dans les temples, il y a toujours beaucoup de gens. J'y suis allée aussi, et j'ai prié uniquement pour gagner au loto. Mais, évidemment, les Dieux s'occupaient d'autres personnes et n'ont pas exaucé ma prière.

Le deuxième jour, on doit rendre visite à la famille de la maman.¹ (Dans les temps anciens, si la femme s'était mariée à quelqu'un, elle devait se séparer de sa mère. Au moment de la nouvelle année, la femme peut retourner chez sa maman). Quand j'étais petite, les aînés préparaient de l'argent dans une enveloppe rouge qu'ils donnaient aux enfants. Mais, les miennes étaient toujours données à d'autres enfants par ma mère. Je suis triste qu'elle ait fait ça.

Le troisième et quatrième jour, il y a encore d'autres traditions mais, en général, les Taïwanais sont souvent dans leur famille pendant ces vacances.

¹ Une légende raconte qu'une princesse s'est mariée à un homme pauvre qui ne possédait pas grand-chose. Il n'y avait jamais de fête exceptionnelle, chez lui, pour le Nouvel An. La princesse excédée, par cette situation, essaya de retourner dans sa famille pour la nouvelle année, mais elle ne réussit pas. Elle essaya encore le jour suivant et finalement son père l'accepta. Cette histoire est racontée à tout le monde et explique pourquoi la femme retourne chez sa mère le deuxième de l'an.

² Auteur Artmeas Liu   License CC BY 2.0

Noël en famille aux Philippines



Jimlen Matarong
participante
groupe A1.2

Quand les mois se finissant par -bre (septembre) arrivent, les Philippines commencent à célébrer Noël avec des chants de Noël et de la nourriture. Les Philippines sont connues

pour avoir la plus longue période de Noël.

Les Philippines accueillent la période de Noël de façon unique avec différentes saveurs et traditions qui font de Noël, une fête spéciale. Beaucoup de messes de minuit (ou Simbang Gabi ou Gabi de Gallo) sont organisées durant cette période. Ce sont des messes célébrées en l'honneur de la Vierge Marie. La plupart des gens croient qu'un de leur vœu se réalisera s'ils se rendent à toutes ces messes. Mais cela est seulement une légende.



1

Après Simbang Gabi, les Philippines attendent avec impatience de pouvoir cuisiner le bibingka (plat traditionnel fait à base de riz gluant fermenté et moulu en pâte avec du lait de coco ou de l'eau). Aussi, des friandises philippines sont vendues dans les rues pour remplir le ventre des fidèles affamés.

Aussi, le parol ou le farol (qui signifie lanterne en espagnol) illumine les rues et les magasins,

les bureaux, les centres commerciaux et les maisons pendant la période de Noël. Avant, cette lanterne était utilisée pour éclairer le chemin vers l'église quand il n'y avait pas encore d'électricité disponible.

Pour Noël, il est à noter que presque toutes les familles philippines se font un devoir de rentrer à la maison. Les travailleurs philippins bravent les aéroports bondés pour rejoindre leur famille. Les collègues de bureau et les barkadas (amis) se réunissent, également, pour célébrer Noël.

Aux Philippines, le sens aigu de la famille et le maintien des liens font de Noël le moment idéal pour partager l'amour et les bénédictions les uns avec les autres.

Noël aux Philippines, c'est avant tout, une histoire de famille. C'est le moment des retrouvailles - pour retrouver des membres de la famille que vous n'avez peut-être pas vus depuis longtemps. C'est aussi le moment de célébrer les familles qui s'agrandissent - que ce soit le premier Noël d'un nouveau-né ou l'union des familles de jeunes mariés célébrant une grande famille. Quel que soit le scénario, les familles philippines se font un devoir de passer la période de Noël avec leurs proches en les remerciant de leur présence et pour célébrer leur amour partagé.

Chaque famille philippine a sa propre façon de célébrer cette fête. Certaines familles préfèrent célébrer Noël en faisant une réunion discrète avec échange de cadeaux tandis que d'autres ont un programme élaboré avec des jeux et des numéros de danses ou de chants. Pour certaines grandes familles, les jeunes membres mettent en valeur leurs talents en dansant sur les airs de la dernière chanson pop pour le plus grand plaisir de leurs oncles et tantes.

¹ Auteur Ervin Malicdem License CC BY-SA 4.0

Certaines familles ont également leurs propres traditions - certaines passent les vacances dans leurs provinces respectives, tandis que d'autres visitent des destinations touristiques du pays.

Aucune réunion n'est complète sans le handaan (la fête de Noël) qui se déroulent les 24 et 25 décembre. Pour certaines familles, intensifier le handaan signifie apporter de nouvelles saveurs à la table pour satisfaire l'envie d'un kakaibang Pasko, c'est-à-dire l'envie de faire un Noël différent de celui de l'année précédente comme couper le hamon/hamonada/ham (jambon) en lanières et le garnir de pâtes ou encore servir de la crème glacée comme dessert. L'élément essentiel pour un handaan réussi est la Noche Buena, un dîner familial traditionnel organisé la veille de Noël. Pour la plupart des familles, c'est la pièce maîtresse de leur célébration de Noël - avec des semaines de planification et de préparation qui se concrétisent. Tant de temps et d'efforts



sont consacrés à la réalisation minutieuse d'un merveilleux repas pour toute la famille afin de s'assurer que tout le monde apprécie la Noche Buena. Des conversations chaleureuses remplies d'amour et de rires entourent généralement ce repas significatif alors que les proches célèbrent et se remémorent l'année qui s'est écoulée.

L'année passée, mon mari, mon fils et moi avons célébré Noël aux Philippines. Bien que nous sommes restés dans un complexe hôtelier, nous avons pu voir la magie de Noël des Philippines. Mon mari et moi, nous avons fait un tour à moto et nous avons pu admirer les rues. Elles étaient remplies de décorations de Noël comme des arbres de Noël faits de bouteilles en plastique ou faits de roues et des lanternes (farol) étaient accrochées à l'extérieur des magasins. Décembre est mon mois préféré aux Philippines. Les gens semblent avoir une vision positive de la vie et semblent toujours heureux.

Deux Noël en Erythrée



Samia Ali Omer
participante
groupe A1.2

L'Erythrée a la particularité de fêter deux fois Noël : une fois le 25 décembre et l'autre le 7 janvier. Cette particularité s'explique par le fait qu'après son indépendance,

l'Erythrée abandonna le calendrier éthiopien et le remplaça par le grégorien. Cependant, les gens continuent d'utiliser les deux calendriers.

Les deux Noël ne se célèbrent pas de la même manière. Le 25 décembre est une date plutôt célébrée par les jeunes. Tandis que le 7 janvier, tout le monde fait la fête et de manière traditionnelle : les gens se rendent à l'église, ...

Notons que l'Erythrée fait partie des premiers pays à avoir embrassé les grandes religions à savoir le christianisme et l'islam. Ces deux religions ont influencé presque tous les aspects de la vie en Erythrée comme les fêtes de fin d'année.

En effet, les mois de décembre et de janvier sont des mois très importants en Erythrée, pour les chrétiens orthodoxes et les catholiques. Ils commencent le mois de décembre par un jeûne de 40 jours et un régime végétal qui se termine le 7 janvier. Pendant cette période, ils ne mangent pas de viande, ni de produits laitiers.

Les préparations pour la fête de Noël commencent généralement, quelques jours avant Noël. Il y a beaucoup d'activités sur les marchés : de nouveaux vêtements sont proposés, il y a des décorations dans les magasins et dans les rues. Les gens achètent et vendent des choses pour la fête comme des vêtements et des chaussures.

Un jour ou deux avant Noël, les rues sont, aussi, remplies de gens qui veulent acheter des moutons, des chèvres ou des poules. Les marchés bourdonnent de gens qui discutent et font des courses de dernière minute pour préparer la fête.

Il y a, également, une autre façon de préparer le repas de fête : les pères abattent un mouton, une chèvre ou une poule, la veille de Noël. Les mères ou les filles font « le pas du brassage de soi » (une boisson alcoolisée faite maison), des injera (de fines crêpes), du pain aigre à base de farine de teff et du zigni (un ragout de viande) ou du tsebhi derho (ragout de poulet).

Pendant la fête, de la paille verte (setti) est étalée sur le sol pour préparer le café traditionnel et une fumée d'encens apaisante remplit la pièce. Tout l'événement est très excitant.



Le matin de Noël, les gens vont à l'église et portent des vêtements traditionnels comme la zuria et le kdan habesha. Les femmes doivent se couvrir la tête avec un foulard blanc. Le prêtre porte une robe blanche. Il lit des versets bibliques dans la vieille langue Guèze (une langue éthiopienne ancienne).

Les prêtres, accompagnés de battement de tambours, chantent des chansons (odassie).

Une fois le service religieux terminé, tout le monde rentre à la maison. Les hommes servent aux invités de la « soi » (bière) pendant ce temps, les mères et les filles se promènent. Ensuite, on sert les plats et les boissons préparés pour la fête.

À Noël, habituellement, tout le monde reçoit de nouveaux vêtements ou de nouvelles chaussures.

¹ Auteur Jean Rebiffé  License CC BY 4.0



REGARDS CROISÉS

“
Élire une thématique pour partager nos idées, nos visions, nos pratiques, nos craintes ou nos espoirs. Échanger sur nos méthodes, nos manières de faire et de voir, celles du pays d'accueil, celles des pays d'origine de nos intervenants.

Oser approcher l'autre dans sa diversité.

Nous vous proposons, dans cette rubrique, de croiser nos regards pour évoluer et faire évoluer, pour se transformer et transformer, pour se nourrir et nourrir.

Aujourd'hui avec nos apprenants FLE de niveau B1 nous parlons de l'interaction entre les êtres humains avec leur milieu : l'écologie.”

ÉCOLOGIE, DE L'EUROCENTRISME À LA DIVERSITÉ D'APPROCHE



Catherine Briot
formatrice FLE
Carrefour des
Cultures

La protection de l'environnement, la sauvegarde de la biodiversité et des ressources naturelles, la fragilité de la couche d'ozone et de la qualité de notre air, les impacts de la pollution sur notre

santé et sur celles de nos enfants, sont autant de préoccupations qui habitent, aujourd'hui, les pensées d'une grande partie d'entre nous.

Mais qui est ce « nous » ? Bien installés confortablement dans notre rôle de citoyen occidental, nous en oublions parfois l'autre, celui qui vit plus loin, qu'on ne voit pas et dont on ne parle pas beaucoup. Et pourtant, ces questionnements liés à notre avenir et à celui de notre Terre ne concernent pas qu'un peuple, ni un pays bien défini, mais bien l'ensemble de l'humanité.

Nous ne nous souhaitons ni alarmistes, ni pris dans un effet de mode en abordant, ici, le sujet parfois controversé qu'est l'écologie. Bien au contraire, nous avons l'opportunité, au sein de notre asbl, de confronter pacifiquement les

idées, les valeurs, les convictions de cultures et de peuples différents venus des quatre coins du monde.

À l'heure où les populations partagent une même crise, les inquiétudes liées à notre qualité de vie, parfois ignorées, refont surface. Prenons-nous assez soin de notre santé ? Mangeons-nous les bons aliments ? Recyclons-nous correctement les déchets ? Est-ce que la Terre est fatiguée ?



Nous avons débattu, au sein de notre groupe d'apprenants de B1, et nous avons recueilli leurs réflexions autour de l'écologie telle que nous la connaissons en Belgique, mais telle qu'elle est perçue au travers de leurs yeux et de leurs expériences du Vénézuéla, du Salvador, de Cuba, du Maroc, de la Syrie, de la Slovaquie et de Taïwan.

Voici, en quelques lignes, une ébauche de ce qu'ils peuvent nous apprendre

L'écologie est un sujet important, qui touche tout le monde. Pour Rafael, venu du Venezuela, « tout le monde a le droit de vivre dans un monde propre, sans pollution. Nous devons penser à nos enfants et au reste du monde ». « Tout le monde a le droit, oui, mais pour cela, il faut agir », souligne Mikaela qui nous vient de Slovaquie.

Mais que pouvons-nous faire ?

« Il faut éduquer les gens, partout », clame Yamira. « À Cuba, toutes les poubelles sont mélangées, sauf le carton. Ce n'est pas un bon tri des déchets ». Les expériences de Safa et Malika, marocaines, permettent d'envisager des solutions : « On mélange les déchets et on en retrouve partout, mais ils essaient de s'améliorer. Les sacs plastiques sont maintenant interdits dans les magasins et les grandes villes touristiques sont très propres. En plus, des personnes récupèrent les cartons et le plastique qui se revendent au poids pour être ensuite recyclés. »

Le recyclage est un point essentiel pour nos interlocuteurs car ce sont des actions simples du quotidien et ils sont choqués de voir des déchets dans la nature. Mais s'il suffit d'éduquer les gens à trier et ramasser leurs déchets, ce n'est pas toujours évident selon Mikaela : « moi-même, je fais attention. Je pratique le zéro déchet depuis plusieurs années. Mais changer les habitudes, c'est difficile. Quand je rentre chez ma mère plusieurs semaines, je recommence toujours par lui expliquer comment elle peut trier ses déchets parce qu'elle utilise la même poubelle pour tout. À la fin de mon séjour, elle a différentes poubelles et elle sait ce qu'elle doit faire. Mais après, je reviens et de nouveau, elle n'a plus qu'une seule



poubelle parce que pour elle c'est plus facile. Alors éduquer les gens, on peut le faire, mais ils ne vont pas toujours faire les actions nécessaires parce que c'est plus facile de ne pas changer leurs habitudes. »

Gloria, vénézuélienne, s'en inquiète : « je suis une personne âgée aujourd'hui, et j'ai vu beaucoup de choses. Quand je suis arrivée en Belgique, j'ai trouvé que les villes étaient propres. J'étais étonnée parce que je comparais avec mon pays. Ici, on ramasse et on trie nos déchets. Mais je m'inquiète quand même de la situation. La Flandre est beaucoup plus propre que la Wallonie où il faut parfois regarder où on met les pieds. J'ai peur que ça devienne comme mon pays. Et ce n'est pas possible ! »

Mais Nermein se veut rassurante : « Je pense que tout est question d'éducation. Moi, j'éduque mon fils à ne pas jeter ses crasses par terre. Pour la maison, je n'ai jamais acheté de bouteilles d'eau en plastique et mon fils a une gourde en verre pour aller à l'école. La génération de nos enfants est éduquée à faire plus attention et le souci de l'environnement ne peut que se développer encore plus avec leur génération ».

Heureusement, tout ne repose pas sur les épaules de nos enfants. Les tâches sont partagées et aujourd'hui, nous constatons de plus en plus d'efforts et de progrès.

« À Taïwan, nous raconte Jing-Lin, c'est un peu comme en Belgique. Si on laisse des poubelles ou des déchets dans la rue, on doit payer une amende. Il y a des personnes qui nettoient les rues tous les jours et on trie nos déchets. J'ai l'impression que le tri est plus efficace en Belgique, mais à mon avis, mon pays est propre. Les gens essaient de nettoyer et de laisser la nature belle. D'ailleurs, j'ai une amie, là-bas, qui aime se promener en montagne. Elle a toujours un sac sur elle pour pouvoir ramasser les déchets qu'elle trouve sur sa route. »

De manière générale, le tri des déchets est rendu nécessaire par notre manière de consommer : fruits et légumes emballés dans des filets ou des sacs en plastiques, viande préemballée dans du polystyrène, des biscuits séparés par des emballages individuel, etc. Mais on peut mieux consommer, affirme Mikaela : « Petit à petit, mon compagnon est devenu très conscient des problèmes environnementaux et il a commencé à cultiver ses légumes. Il veut devenir autonome ».

« Malheureusement, nous n'avons pas de jardin », s'attristent Gloria et Rafael ; « Et moi, ajoute Nermein, j'ai essayé dans un pot. Ça ne marche pas. J'ai planté des haricots et j'en ai récolté sept ».

« Il faut se diriger vers les petits producteurs locaux, explique Mikaela. On a dû regarder où on pouvait acheter des produits locaux à Namur. En Slovaquie, c'est plus simple. Quand je vais acheter des légumes au marché, ils sont locaux, mais ici, ce n'est pas toujours le cas. Alors, on a trouvé des fermes et des petits producteurs. Ça prend un peu plus de temps parfois, parce que

tu dois faire 2 ou 3 magasins différents pour tout trouver, mais tu achètes local et bio. »

Si tout le monde n'est pas convaincu par la dénomination « bio » des produits parce que « c'est un effet de mode », ou parce que « les marques jouent avec cette appellation et nous mentent », ils s'accordent pour défendre le besoin de consommer plus responsable. « Ce n'est pas toujours facile, mais il faut lire les étiquettes des produits qu'on achète ». Encore une fois, nous retrouvons cette notion de responsabilité. Si la population doit être éduquée pour devenir consciente de l'impact de sa manière de vivre sur l'environnement, il en va de même des usines, des industries et des gouvernements qui rédigent les réglementations.



Malheureusement, en une heure de discussion, nous n'avons pas pu changer le monde. Mais nous avons échangé, partagé des idées et de l'espoir car, comme le souligne Yamira, « il ne faut

pas cesser de se préoccuper de l'environnement. Car sinon, je ne peux même pas m'imaginer... Une Terre polluée, sans vie, nous ne pouvons pas vivre comme ça. C'est notre responsabilité. »

Et pour rester responsables, rien de plus facile que d'agir « petit à petit ». Pour les plus réticents, rappelons qu'un acte écologique représente, aussi, une économie d'argent : utiliser la voiture uniquement quand c'est nécessaire, éteindre les lumières, ne pas laisser l'eau couler, réguler son chauffage, réduire ses déchets, etc. « Si chaque personne agissait un petit peu, ça changerait le monde. Et il faut montrer que ce n'est pas si difficile de changer, un peu, nos habitudes. »

**Merci aux apprenants B1
d'avoir participé à cet article :**
*Gloria, Jing-Lin, Malika, Mikaela,
Nermein, Rafael, Safa, Xavier et Yamira.*



Ô PAYS BIEN AIMÉ

“ Voyageurs de l’espace, voyageurs du temps, ils ont posé en Belgique leurs bagages pour un moment, laissé filer une ancre ou simplement noué la corde au ponton.

Citoyens de partout, enrichis par leur périple à vol d’oiseau ou sinueux, ils n’en oublieront pas leurs racines, la terre qui les a vus naître, les cultures qui les font vibrer et constituent leur identité.

L’antique Illyrie s’invite cette fois-ci dans ces quelques lignes. Allons à la rencontre de ce pays méconnu, dont la langue si particulière constitue le ciment, l’Albanie le pays des aigles.

”

L'ALBANIE,

TERRE ET IMAGINAIRE

Un peu de géographie



Xhevdet Noka
participant
groupe A2

L'Albanie est un pays européen situé dans le sud, plus précisément dans l'ouest

de la péninsule des Balkans.

Sa superficie

totale est de 28 748 km², soit 1 941 km² de moins que celle de la Belgique.

Le pays partage les frontières communes avec quatre pays voisins : le Monténégro (nord-ouest), le Kosovo (nord-nord), la Macédoine du Nord (est-nord) et la Grèce (sud-est). De plus, elle a accès aux mers Adriatique et Ionienne (ouest). Les principales villes du pays sont les suivantes : Tirana (la Capitale), Durrës, Korçë, Elbasan, Shkodër, Vlorë et Kukës.

On retrouve deux zones climatiques en Albanie. Dans les régions littorales, on observe un climat « méditerranéen » et dans le relief un climat plutôt « continental ».

Il est important de souligner qu'environ 70 % de la surface du pays est montagneuse. À ce propos, le plus haut mont est celui de Korab qui s'élève

à 2 753 m. Toujours en lien avec la superficie, plus d'un tiers est couvert de forêts. On y trouve plus de 3000 espèces botaniques différentes. Il y a 11 lacs en Albanie dont les 3 plus grands sont celui de Shkodër, d'Ohrid et de Prespë. À ce propos, il est à noter que le lac d'Ohrid est un des plus vieux du monde, mais également le plus profond des Balkans, il fait 288 m de profondeur. Il est sous la protection de l'Unesco. Enfin, le plus grand fleuve est Drin avec 282 km et en ce qui concerne les îles, il n'y en a qu'une et c'est l'île de Sazan avec une superficie de 5.7 km².



En termes de ressources naturelles, l'Albanie est réputée principalement pour le gaz naturel, le bois, le cuivre, le pétrole pour ne citer que ceux-là.

Albanais et albanophones

Il est important de signaler que toutes les personnes qui parlent albanais ne sont pas nécessairement d'origine albanaise. Elles sont albanophones. En effet, la langue albanaise est aussi parlée au Kosovo, au Monténégro et en Macédoine. Elle compte environ 7 millions de locuteurs dont la moitié seulement vivrait en Albanie.

Un peu d'histoire



Jasmina Dulla
participante
groupe A2

L'Albanie est un territoire habité depuis 100.000 ans. Au début du troisième millénaire avant notre ère, une population indo-européenne s'est installée sur le territoire

albanais et s'est mélangée à la population existante. De ce mélange est née une population qui a conservé les caractéristiques linguistiques et culturelles spécifiques de la péninsule balkanique. Entre le deuxième millénaire et le premier siècle, on appelle la population habitant sur le territoire de l'Albanie « la population illyrienne ». Cette dernière comprend également les peuples installés en Slovénie, dans le Sud de la Croatie, en Bosnie Herzégovine, au Montenegro et au Kosovo¹.

Au 7^e siècle avant Jésus-Christ, les grecs ont colonisé le territoire albanais. Plus tard, l'Albanie fut occupée par les Romains. Cependant, les Illyriens ont réussi à préserver leur langue et leurs traditions.

À la division de l'Empire romain, l'Albanie est remise à l'empire d'Orient, à savoir aux autorités de Constantinople.

De 1443 à 1468, le héros national Gjergj Kastrioti Skanderbeg a mené la résistance albanaise et a remporté 25 batailles contre les Turcs. Après la mort de Skanderbeg, les Turcs réussirent

à conquérir le territoire en 1479. À la chute de Constantinople, 26 ans plus tard, l'Albanie tombe alors sous domination ottomane pour plus de 400 ans. Ceci explique qu'aujourd'hui l'Albanie soit le seul pays presque entièrement musulman sur le continent européen.

C'est seulement en 1912 que l'Albanie acquiert son indépendance. Cependant, le territoire continue à être attaqué par les états voisins jusqu'à la première guerre mondiale. En 1939, Mussolini occupe l'Albanie et met fin à 11 ans d'un régime monarchique. Ensuite, ce sont les forces allemandes qui ont occupé le territoire. Une résistance aux attaques étrangères s'organise alors. Elle est connue sous le nom de Front de libération nationale antifasciste.



En novembre 1944, lorsque les forces étrangères se sont retirées du pays, un régime totalitaire a été établi avec le leader communiste Enver Hoxha. Pendant 50 ans, l'État a été dans un

isolement total, résultat des politiques menées à l'époque. Cette politique d'isolement a appauvri le pays jusqu'en 1991.

De 1991 à 1997, le pays était dirigé par le Parti démocrate. Plus tard par le Parti socialiste et ses alliés (2005-2007). À la suite des élections du 3 juillet 2005, la coalition du Parti démocrate a repris le pouvoir. Le but de la politique albanaise est d'intégrer le pays dans l'Union européenne.

¹ source : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Illyrie>

Un regard sur la politique



Besnik Vucaj
participant
groupe A2

En Albanie, depuis trois décennies, les politiciens ont échoué à effectuer les réformes nécessaires au renforcement de l'État, notamment en matière de démocratie.

La corruption est monnaie courante. Les politiciens achètent les votes et ne veillent pas à l'intérêt du peuple, mais au leur. L'Albanie a d'ailleurs été déclarée le pays le plus corrompu des Balkans.

Je suis Albanais et j'aime mon pays, car c'est le plus beau pays des Balkans, mais la mauvaise gestion du pays par des personnes irresponsables au pouvoir a fait fuir des millions de personnes.

Pour le moment en Albanie, aucun politicien n'intervient pour les besoins du peuple, mais lorsqu'il s'agit d'élections ou de leurs intérêts, ils se lèvent et font semblant de s'intéresser aux gens.

Le mot « politique » sonne aux oreilles des Albanais comme le plus lourd du dictionnaire, car nous nous battons depuis des siècles pour une politique propre, c'est-à-dire une politique qui sert les intérêts du pays et non des intérêts personnels. Pour moi, le seul moyen pour l'Albanie de sortir de cette politique diabolique serait le gouvernement du peuple pour l'intérêt du peuple à savoir une pratique réelle de la démocratie.

Tourisme

L'Albanie est une destination touristique bien connue pour de nombreux touristes du monde. Depuis 2015, l'Albanie attire l'attention et la curiosité des touristes et visiteurs étrangers qui réservent des voyages dans différentes villes pendant l'été surtout.

Montagne, mer, forêts, patrimoine historique et culturel, il y a de tout en Albanie. Les plages du Nord de l'Albanie comme celles du Sud attirent tant les touristes albanais qu'étrangers. De plus, Gjirokastran, Berat, Butrinti, Tirana ou Shkodra sont des destinations obligatoires pour le tourisme historique et culturel.



Le pays a d'ailleurs développé son offre touristique ces dernières années, notamment en améliorant les infrastructures hôtelières et en développant son réseau routier.

Un « conte » albanais

Volley... L'âme d'une ville



Aferdita Kacorri
participante
groupe A2

Le volleyball est un sport populaire en Albanie, spécialement dans la ville où je suis née, à Reps Mirdite. Même dans les jours les plus difficiles, ce sport y a sa place.

L'histoire que je veux vous raconter est inexplicable. C'est une histoire rare dans le monde du sport, une histoire qui va au-delà des résultats.

L'équipe de volley féminin Mirdita avait approché de nombreuses joueuses et entraîneurs de qualité issus de toute l'Albanie et de l'étranger. Lors de la saison 2010-2011, l'équipe était surpeuplée. J'ai préféré ne pas être très active dans les matchs, tout comme d'autres joueuses albanaises, car nous étions trop. À vrai dire, j'ai été très peu active tout au long de la saison. Mais à la fin du championnat, nous nous sommes senties mal, nous avons l'impression d'avoir été sous-estimées. Or, dans notre ville, nous étions nées avec le volleyball. Lorsque Mirdita a été déclarée championne de l'Albanie, toutes les joueuses approchées pendant la saison sont parties avec l'entraîneur et ils sont devenus membres d'UMB Volley.

L'équipe Mirdita était anéantie. Il n'y avait plus de sponsor et surtout plus de joueuses. Nous n'étions plus que sept filles, toutes de Rrëshen. L'équipe était en danger de disparaître. Mais il nous paraissait inconcevable de ne plus rivaliser.

Alors, nous nous sommes réunies et nous nous sommes demandé ce que nous allions faire. Une décision devait être prise. Tout dépendait de nous à ce moment-là. La fierté d'une ville dépendait de notre décision. Ce jour-là, nous avons parlé

de l'esprit du volley, de son histoire et de notre passion. Nous n'avons pas pensé au parrainage, nous n'avons pas pensé à comment cela se passerait, ni à ce qui nous attendait. Nous avons décidé de représenter la ville au championnat de volleyball. Oui, oui, nous, les sept filles de Rrëshen, nous nous sommes réunies et, ensemble, nous nous sommes dit que nous allions former notre propre équipe.

Nous sommes devenues un seul groupe. Nous avons vécu ensemble. Nous avons dormi ensemble. Nous avons mangé ensemble. Le défi auquel nous avons été confrontées nous a beaucoup renforcées et nous a fortement connectées les unes aux autres.

À nos côtés, il y avait une ville et des milliers de supporters à chaque match, non seulement pour ceux « à la maison », mais aussi dans les matchs de transfert. Nos fans nous ont accompagnées partout.

Sur le terrain, nous devions donner le meilleur de nous-mêmes, mais nous devions également nous méfier des blessures, car si l'une de nous devait être blessée, nous pourrions être exclues du championnat. Le volleyball n'est pas comme le football, il est interdit de jouer avec un joueur de moins. Et comme si nous n'avions pas assez d'obstacles sur notre route, le coach nous a abandonnées faute de soutien financier. Alors, nous avons commencé à nous entraîner les unes avec les autres. Nous devions tout faire nous-mêmes, même l'entraîneur à l'entraînement et pendant les matchs.

Il n'y avait pas de retour en arrière possible. Nous avons commencé ce chemin et nous devions le terminer. L'adrénaline était forte et les résultats étaient fantastiques.



En tant que « tireuse », j'étais guidée par une énergie inexplicable lorsque je frappais la balle. Je ne sais toujours pas d'où venait cette énergie. Chaque fois que je repense à ces moments, je tremble d'émotion. Encore aujourd'hui, pour toutes les joueuses, cette saison reste l'année la plus spéciale.



Ainsi, sans soutien financier, sans coach, sans staff, mais avec l'esprit d'une ville derrière nous et avec notre talent nous avons réussi à faire l'impossible. Ce qui s'est passé n'existait même pas dans notre imagination !

Victorieuses, nous avons soulevé la coupe, nous avons triomphé. Nous avons été déclarées championnes d'Albanie lors de la saison 2011-2012 ! Adelajda, Esmeralda, Malvina, Fabiola, Jeta, Jola Sema et moi sommes les filles qui avons préservé la tradition dans cette ville où nous étions nées. Nous avons alors rejoint l'histoire de ce club, de cette ville.

L'ironie du destin était que nous avons battu celles qui étaient encore nos coéquipières la saison précédente et qui jouaient avec UMB cette saison-ci. Cette dernière équipe était considérée favorite incontestée du championnat.

Mais non...! Rien ne peut vaincre l'esprit d'une ville. L'héritage et l'esprit d'un pays où sont nés les talents du volleyball albanais ne peuvent être vaincus.

Ismail Kadaré

Quand on parle de littérature avec des albanais, Ismail Kadaré est sur toutes les lèvres. Cet écrivain de 84 ans est originaire du Sud l'Albanie. Après des études de lettres à l'université de Tiran et à Moscou, il démarre sa carrière comme journaliste. En 1963, paraît son premier roman, *Le général de l'armée morte*. Ce livre le rendra célèbre d'abord en Albanie, puis à l'étranger.

Son œuvre est souvent présentée comme une lutte contre le totalitarisme. Il est d'ailleurs contraint de quitter le pays avant la fin de la dictature communiste et s'installe en France où il reçoit l'asile.

Romancier, essayiste, dramaturge et poète, son œuvre a été couronnée de plusieurs prix littéraires comme le prix international Man-Booker en 2005 ou encore le prix Prince des Asturies de littérature en 2009, et plus récemment le Prix Park Kyung-ni en 2019



Jasmina vous recommande chaudement la lecture du livre *Le général de l'armée morte*.

« ...Et puis, ces derniers temps, il m'arrive quelque chose d'étrange. Dès que je vois quelqu'un, machinalement je me mets

à lui enlever ses cheveux, puis ses joues, ses yeux, comme quelque chose d'inutile, comme quelque chose qui m'empêche même de pénétrer son essence, et j'imagine sa tête rien que comme un crâne et des dents (seuls détails stables). Vous me comprenez ? J'ai l'impression de m'être introduit dans le royaume du calcium. »

<https://www.livredepoche.com/livre/le-general-de-larmee-morte-9782253048114>



AUX DÉLICES DES CULTURES

Il y a 40 ans jour pour jour, mourrait John Lennon. Il nous a laissé bon nombre de compositions musicales mais celle que tout le monde retient est probablement le paradigme de ce qu'on appelle la chanson engagée. « Imagine » nous ouvre les portes d'un monde rêvé, d'une société alternative qui trouve dans les circonstances sanitaires actuelles toute sa signification. C'est aussi l'occasion d'aborder la place de cette expression musicale partout dans le monde dans l'envie de changement sociétal.

CHANSONS ENGAGÉES :

TRÉSOR DES LANGUES, DÉLICE DES CULTURES, RICHESSE DES LUTTES

« Les plus beaux chants sont des chants de revendication. » Léo Ferré

« Un tract, on ne le lit qu'une seule fois. Une chanson, on l'apprend par cœur. »
Joe Hill



Christophe De Mos
gestionnaire de
projet en Éducation
Permanente

Avec un noyau de participantes et participants, Carrefour des Cultures a mis en route un atelier, sous forme d'un groupe de travail et de réflexion (dénommé « À la pointe de l'EP »), abordant

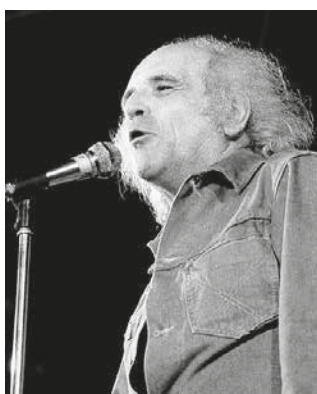
plusieurs thématiques déterminées en fonction des attentes des participantes et participants. Aux environs du mois d'octobre, nous avons circonscrit un nouveau champ de réflexion, nous amenant à questionner la thématique de la chanson engagée, et de considérer ensemble son étendue multiculturelle.

Avant d'aller plus avant dans ce texte, il convient cependant de faire référence aux circonstances que toutes et tous nous avons traversées récemment, et qui sont désignées désormais sous les noms de « seconde vague de la Covid 19 » ou « deuxième confinement »... ! En effet, si le travail a finalement pu être inauguré « en présentiel » avec un noyau de participantes et de participants motivés, il a fallu se tourner vers d'autres modes d'échanges et d'interaction, alors que les premières séances venaient de prendre leur

envol. C'était sans compter aussi sur d'autres facteurs, et la suspension de plusieurs séances pour cause de maladie.

Bref, en disant cela, on ne dit rien d'original mais on se donne la liberté de pouvoir ainsi mettre en évidence l'état d'avancement de ce projet qui, à nos yeux, restera inabouti au terme de l'échéance de 2020. Mais puisqu'il s'agit en l'occurrence d'un processus et, plus spécifiquement encore, d'éducation permanente, et non d'un cours stricto sensu, il importe de reconnaître la nécessité de s'adapter aux réalités de vie et de travail des uns, des unes et des autres. L'éducation permanente

ne se pratique pas dans une bulle intemporelle. Elle est aux prises avec les faits, avec les réalités de la société dont elle parle, qu'elle analyse de manière critique et dont elle prend la mesure des injustices. Le cheminement reprendra, sans doute, et nous tâcherons de mener à bien notre exploration, de manière plus approfondie, plus élargie.



Léo Ferré 1

À ce stade, quelles sont les synthèses que nous souhaitons retirer des

séances en présentiel et en virtuel ? Pour commencer, nous avons arrêté l'intitulé suivant : la chanson engagée, une expression artistique dans le débat de société.

¹ Auteur JPRoche License CC BY-SA 3.0

La chanson engagée, c'est quoi ? Il faut retenir deux composantes principales : le texte et la contestation. En ce qui concerne cette dernière, nous pouvons distinguer plusieurs registres : la chanson, ou chant, révolutionnaire (comme par exemple, La Marseillaise, ou l'Internationale), la chanson de révolte (qui s'apparente davantage à l'expression d'une colère), la chanson contestataire ou protest song (qui dénonce une société, une situation, un système, souvent à portée sociale ou politique). La chanson engagée englobe un peu tout cela ! Dans l'ensemble, ces chansons sont en prise avec des réalités sociales, politiques ou économiques, que leurs auteurs dénoncent comme des injustices. La chanson engagée ne veut pas transformer le monde, mais elle y appelle.



Victor Jara 2

Il s'agit par ailleurs de chansons à textes, dans lesquelles les paroles sont un élément essentiel. Il y a des chansons à textes qui ne sont pas des chansons engagées, mais la plupart des chansons engagées sont des chansons à textes. La chanson véhicule un message : une exigence de résistance, de transformation sociale, une attaque contre un système politique, une critique de la société, etc. Elle peut dénoncer les conditions de vie d'une population, la cruauté de la guerre, la misère, l'exploitation, etc. Il arrive aussi qu'une chanson qui n'est pas du tout engagée quant au texte devienne le chant de ralliement d'un groupe de gens qui protestent, qui manifestent,

« *Es el canto universal
Cadena que hará triunfar,
El derecho de vivir en paz.* »

Victor Jara, *El derecho de vivir en paz*, 1971

**Traduction : *C'est le chant universel Chaîne
qui fera triompher le droit de vivre en Paix***

ou fasse figure, parfois a posteriori, de symbole d'une lutte sociale ou politique (par exemple Le temps des cerises). Globalement, on peut distinguer la chanson engagée de la chanson de divertissement, de la chanson d'amour ou de la chanson de danse... Même si les frontières ne sont pas forcément aussi imperméables ! Certaines chansons très dansantes peuvent être des hymnes de révolte et de protestation, une chanson d'amour peut avoir un lien avec certaines réalités sociales, etc.

Mais au fond, qu'est-ce qu'une chanson engagée ou militante ? On pourrait la décrire comme une chanson dont les textes sont au service d'une cause, d'une idée. L'interprète, conscient de problèmes de la société, met ainsi son art au service d'un engagement et dénonce une réalité injuste. (« Peut-on changer le monde avec une chanson ? Tour d'horizon de la chanson engagée », site Oxfam, magasins du monde, publié le 28/01/2010, sans nom d'auteur - Peut-on changer le monde avec une chanson ? Tour d'horizon de la chanson engagée | Oxfam-Magasins du monde).

Les artistes engagés peuvent mettre leur talent au service d'une cause, d'un mouvement social, voire d'un parti. Mais dans de nombreux cas, ces artistes dérangent le pouvoir (politique, économique) et sont victimes de la censure, d'intimidation, voire parfois de condamnation à la prison. Certains ont même perdu la vie. Pensons à Victor Jara, au Chili. Chanteur, auteur, compositeur, il fut l'un des principaux soutiens à l'alliance Unidad Popular du président Allende. Ses chansons critiquaient notamment le fascisme, la guerre civile, la bourgeoisie chilienne, la guerre du Viêt Nam. Effectuant de nombreuses tournées (y compris hors du pays) pour diffuser ses idées, il poussa son engagement jusqu'à s'enrôler parmi les travailleurs volontaires lors des grandes

² Auteur Yohan navarro License CC BY-SA 3.0

grèves de 1972. Arrêté par les militaires lors du coup d'État du 11 septembre 1973, il fut emprisonné, torturé et assassiné. L'artiste belge Julos Beaucarne lui rend hommage dans une chanson intitulée « Lettre à Kissinger », que nous analyserons lors d'une de nos prochaines séances.

*« La musique a parfois
des accords majeurs
Qui font rire les enfants
mais pas les dictateurs. »*

Bernard Lavilliers, Noir et Blanc, 1981

Souvent, les chansons engagées font donc référence à un contexte, à une situation particulière. On ne peut comprendre le message que si l'on connaît ce contexte, à savoir une réalité sociale, politique ou économique, une lutte contre une forme d'oppression, etc. en un lieu et un temps donnés. Or une chanson engagée « de qualité » dépasse le contexte qui l'a vue fleurir. Un des exemples abordés avec le groupe est la chanson « Le déserteur » de Boris Vian. Cette chanson a été écrite en 1954, entre la fin de la guerre d'Indochine (1946-1954) et à l'orée de la guerre d'Algérie (1954-1962), à peine dix ans après la fin de la Seconde Guerre Mondiale. La musique est certes assez datée, mais le texte reste toujours d'actualité. Cette chanson est intemporelle.

Rapidement, nous avons voulu étendre notre réflexion à l'échange interculturel. En effet, en langue française, sur internet, la plupart des sources consultées s'en tiennent essentiellement à des chansons plutôt européennes ou américaines. Or, en croisant nos connaissances et en effectuant quelques recherches, nous sommes convaincus que cette expression se rencontre partout dans le monde et dans toutes les cultures.

La réflexion nous a conduits à nous demander ce qui était universel et ce qui ne l'était pas: le rythme constitue sans doute l'élément universel. Mais les musiques adoptent des styles très différents, en particulier lorsqu'il s'agit de

musiques traditionnelles. Ces codes sont parfois difficiles à apprécier quand on ne les connaît pas !... Mais il existe des styles qui sont devenus transnationaux, et qui véhiculent des messages dans toutes les langues du monde : c'est le cas du jazz, du rock ou du rap, par exemple. Un constat nous montre d'ailleurs que nombre d'artistes ont opéré des fusions entre des styles traditionnels et des styles « à l'occidentale ».

D'autre part, la mélodie, ou le chant, représentent aussi un élément universel. Mais l'utilisation des langues diverses rend la compréhension impossible, lorsqu'on ne connaît pas la langue employée dans une chanson. Pourtant, il nous arrive d'aimer une chanson dont nous ne comprenons pas les paroles!... C'est aussi une occasion de beaux échanges culturels, lorsque quelqu'un nous fait partager une chanson qui lui est chère, et pas forcément une chanson engagée!...

Parmi les chansons engagées, deux grandes tendances se dégagent également, quant à la manière de traiter ou d'aborder la thématique. Une première tendance consiste à proclamer un texte qui peut presque être scandé par une foule. Le refrain s'apparente presque au slogan. Un exemple de cette approche, c'est la chanson « On lâche rien », de HK et les Saltimbanks, qui est régulièrement reprise en manifestation. L'autre tendance, c'est celle de la voie plus personnelle, plus détournée aussi. On raconte une histoire, on évoque une forme d'inégalité, de discrimination, d'injustice, sans donner l'air de revendiquer, ni de polémiquer. L'exemple du « Déserteur » de Vian peut être à nouveau cité: c'est un homme qui parle de son parcours de vie, des souffrances que la guerre a eues comme impact sur lui et les siens. La chanson « Armstrong » (1965) de Claude Nougaro illustre aussi cette manière. Avec un humour rempli de poésie, avec le rythme et les mots (les allitérations, notamment, répétition de phonèmes aux sonorités proches ou identiques), Nougaro valorise l'expression artistique d'une catégorie de la population longtemps discriminée aux États-Unis et rappelle que, en-dehors de la couleur de peau, Noirs et Blancs sont égaux... ou devraient l'être !

Plusieurs titres issus de diverses cultures devaient composer une compilation de chansons engagées proposées au cours de nos séances de travail. Malheureusement, les circonstances ne nous auront pas permis d'atteindre ce but. Mais notre curiosité demeure en éveil, en relisant les quelques noms et titres sur lesquels le groupe s'offre de continuer à explorer et à travailler.



Cui Jian 3

Citons en vrac : Los Aldeanos, groupe de hip-hop (Cuba) : « Viva Cuba Libre », Fairouz, Fairuz (arabe : فدوي), née Nouhad Haddad (en arabe : دادح داهن) le 20 novembre 1934, chanteuse libanaise : « Al Quds », Cui Jian (崔健), artiste de rock (Chine) : 一无所有 (en anglais « Nothing to my name » - ce titre a été la chanson de ralliement des étudiants qui ont protesté contre le système en 1989, dont les événements de la place Tien An Men restent le moment le plus emblématique), Juan Enrique Jurado, chanteur bolivien : « Rojo, amarillo y verde », Nass El Ghiwane, (arabe : نواوي غلوان) groupe musical marocain, : « Sabra et Chatila », Majida al Roumi, artiste libanaise, Ali Primera, Alí Rafael Primera Rosell, chanteur, musicien (Vénézuela), etc.



Fairuz 4

Notre projet va nous conduire à explorer les contextes dans lesquels sont nées ces chansons et, lorsque c'est possible, de proposer une traduction en français de ces textes. Outre l'intérêt lié à la découverte et à la rencontre interculturelle, les chansons en français que nous découvrons lors de ces séances nous permettent d'affiner la compréhension à l'audition, les compétences à l'écrit, mais aussi, la prononciation. La chanson permet de retenir plus facilement des expressions, des mots, des tournures de phrase, grâce à la musicalité et à la mélodie.

En conclusion, nous nous sommes interrogés à plusieurs reprises sur la question : « Peut-on changer le monde avec une chanson ? » De manière assez désabusée, il faut bien convenir que, malgré quantité de chansons engagées créées, interprétées et diffusées dans les années 60, 70 et jusqu'à nos jours, eh bien... on ne peut pas forcément dire que les choses se sont améliorées! Mais pour prendre un autre angle, l'une des participantes nous permet de conclure en disant : « Changer le monde, non. Mais une chanson peut changer une personne, dans sa vision des choses et du monde. On dit aussi que chaque personne est un monde à elle seule. Alors si une chanson peut changer une personne, alors oui, une chanson peut changer le monde... »

³ Auteur keso s License CC BY-SA 2.0

⁴ Auteur Fletchergull License CC BY-SA 3.0



SUR LE CHEMIN DE NOS ACTIVITÉS

“ Carrefour des Cultures accueille plus d’une centaine de personnes par semaine qui se forment, échangent et participent activement à l’élévation des initiatives croisées entre Action sociale et Éducation permanente. Cette « action sociale d’éducation permanente » fait de ce public des acteurs qui, certes, progressent dans leur acquis formatifs mais surtout pensent en terme de citoyenneté et agissent dans l’espace public.

La liberté d’expression s’est placée au centre de ce laboratoire et a laissé la place à la diversité d’approches pour la relire dans plusieurs temps et espaces.

”

POUR UN PLURALISME MÉDIATIQUE



Christophe De Mos
gestionnaire de
projet en Éducation
Permanente

En 2020, l'un des objectifs de Carrefour des Cultures a été de continuer à ancrer sa spécificité dans la réflexion sur les médias, en mettant en interaction la souveraineté du peuple et son droit à l'informaiton. En ce sens, il convient de réaffirmer cette conviction du pouvoir du peuple, au-dessus de tout autre, et que ce pouvoir n'a de consistance que pour autant que le peuple pense et agit en détenant une information de qualité, vérifiée, afin d'alimenter le débat de société. Mais aussi dans le but d'être acteur du changement social.

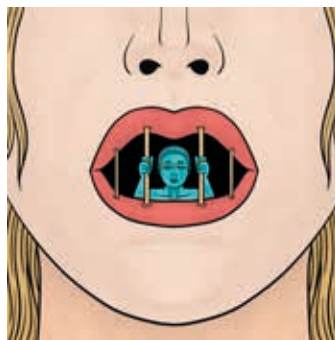
L'objectif poursuivi est donc multiple : ouvrir un temps de réflexion impliquant des citoyens et des citoyennes autour de la problématique des médias, de l'information et leur permettant de s'emparer du débat de société ; favoriser la connaissance de la diversité médiatique ; initier des réflexions et des pratiques donnant des moyens pour stimuler un exercice critique de la démocratie.

En outre, cela nous aura amené, durant le second semestre de l'année, à dégager un temps de réflexion en profondeur sur la question de la liberté d'expression, de la liberté de pensée et de la liberté de la presse. Cette approche nous a conduits à examiner une notion qui recouvre une réalité complexe, à savoir le pluralisme, médiatique en l'occurrence. Au fond, le pluralisme, en politique, comme en matière de médias, c'est l'équivalent, mutatis mutandis, de la biodiversité. À l'opposé de cela, la tendance à pratiquer les monocultures ou à laisser occuper

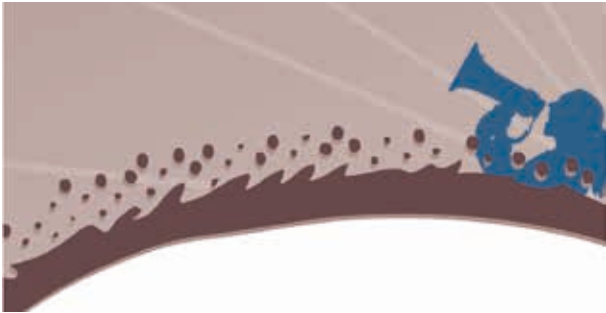
la place par des espèces invasives privent les biotopes de cette diversité qui est condition même de leur survie à long terme !

Aborder la question de la liberté d'expression sous l'angle du pluralisme médiatique, cela mène très rapidement à considérer la complexité d'une problématique qui a évolué rapidement, durant ces dernières décennies, notamment avec le développement des nouvelles technologies. L'univers des médias est foisonnant et, comme objet, suppose une actualisation constante des connaissances et une maîtrise de nombreux domaines, du droit à la géopolitique.

Une grande frustration naît dès lors que le processus entamé avec les groupes de travail demeure, au terme de cette année 2020, en suspens, inachevé. Les discussions et réflexions qui ont émergé lors des différents temps d'échange, en groupe de travail, en groupe de réflexion élargie, ont permis toutefois de mettre en évidence une série de questionnements. Ces questionnements correspondent en partie, au moins, à ce qu'on nomme parfois, à tort ou à raison, l'ère de la post-vérité. Est-ce à dire que les médias ne se soucient plus de la vérité, des faits ? Est-ce à dire que le public, consommateur médiatique, ne se soucie plus tant de la vérité que de trouver, dans les médias, ce qu'il a envie d'entendre, de lire, de voir ? Si l'on s'applique à faire preuve d'esprit critique, en retour, ce qui semble émerger, c'est une crise de la confiance envers les propriétaires des médias, envers les médias eux-mêmes, envers les journalistes et envers toutes celles et ceux que les médias désignent du nom de spécialistes ou d'experts...



Lors de nos échanges, il apparaît que notre rapport à l'information, et donc aux médias, repose sur une relation de confiance. Un événement auquel j'ai assisté, je n'ai pas besoin qu'on me le raconte, puisque j'étais présent ! En revanche, tout ce qui se produit hors de ma sphère personnelle, je dois m'en remettre à autrui pour en être informé.



L'information n'est pas immédiate, c'est même là l'origine du mot qui désigne les... médias ! Ils sont un intermédiaire entre les faits et chacun, chacune d'entre nous. Des faits, il s'en produit partout dans le monde, à chaque seconde écoulee. Or le monde est vaste. La quantité d'information est donc énorme, au point de vue quantitatif. Et en un deuxième temps, le consommateur de médias est convoqué de manière à se doter d'un filtre qualitatif, permettant de déterminer qui est digne de confiance, qui ne l'est pas. Qu'est-ce qui fait la qualité d'une information ? Qu'est-ce qui rend un fait ou un événement digne d'être rapporté, de faire l'objet d'une information ? Qui fait ce choix ? Qui sélectionne les faits et événements ? En fonction de quoi juge-t-on de leur pertinence ? Comment ces faits sont-ils rapportés, racontés, traités ? Par jeu, nous avons évoqué Raymond Queneau, lors d'une de nos séances de travail. Un même fait, d'une grande banalité, peut être relaté d'un grand nombre de manière. C'est en partie aussi ce qui nous a mené à nous arrêter sur la distinction dénoter/connoter. Dans l'énoncé d'un fait ou d'un événement, les mots dénotent, renvoient à une réalité. Pour autant, le champ lexical s'avère suffisamment riche pour que plusieurs mots différents puissent désigner une même réalité. Sans qu'il s'agisse de simples synonymes. Car chaque mot est vecteur de nuances, de sous-entendus, de références culturelles implicites, qui le rend connoté. Autrement dit, il dit plus que la réalité

qu'il désigne. Il ajoute une dimension positive ou péjorative, un élément de langage qui fait partie du message et l'enrichit. Par exemple : policier, représentant de la force publique, gardien de la paix, flic, poulet. Le problème, si c'en est un, c'est que les connotations sont parfois insidieuses, difficiles à détecter (beaucoup plus que dans notre exemple !) Il n'est pas douteux même que, dans nombre de cas, la personne qui emploie un terme avec une connotation ne le fasse pas consciemment et ne se rende pas compte du sous-entendu qu'il véhicule. Dans la plupart de ces cas, il y va d'une simple reproduction des codes culturels d'un milieu auquel on appartient : une classe sociale, un secteur professionnel, une identité culturelle, etc.

C'est ce qui prévaut dans tout type de médias, au demeurant. Les médias les plus connus véhiculent forcément des éléments de langage qui correspondent à la classe dominante. Pour se distinguer, il apparaît que les médias les plus militants finissent par employer une phraséologie qui opère comme un critère de distinction, d'identification. Là non plus, les éléments de langage ne sautent pas forcément aux yeux.



C'est la raison pour laquelle on parle parfois d'un sentiment de manipulation. Le choix des informations est trié, hiérarchisé. On ne peut donc se défendre de suspecter que des faits soient tus, ou ignorés, au profit d'autres. La question qui se pose et qui conduit à soupçonner une cabale, c'est de se demander : pourquoi certains faits et pas d'autres ? Dans une société multiculturelle, le dispositif médiatique prête le flanc à toute une série de reproches possibles. Qu'ils soient justifiés ou non, il n'est pas douteux que la sous-représentation de personnes issues de la

diversité induise un sentiment de déséquilibre, une impression de parti-pris, un soupçon de discrimination.

Aujourd'hui, plus que jamais, devant la pléthore d'informations accessibles, notamment sur internet, une éducation aux médias demeure une priorité essentielle. Pour quelles raisons ? Pour la plus importante de toutes les raisons, peut-être : parce que l'information, telle qu'elle nous parvient, représente un gage essentiel de l'exercice de notre liberté. L'enjeu se situe dans notre capacité à distinguer les registres de langage et à ne pas les tenir pour équivalents, quand ce n'est pas le cas. Une croyance n'est pas comparable à une hypothèse scientifique, par exemple. Cela repose en outre sur notre capacité à distinguer une information crédible, une opinion, une fausse nouvelle, etc. Pour reprendre les termes



de Benjamin Moriamé, journaliste indépendant au journal Médor : « Il ne s'agit donc pas de rejeter les rumeurs, les racontars ou les articles approximatifs, il s'agit de développer la capacité de chaque citoyen à reconnaître l'info et à la distinguer des autres formes de communication.

En démocratie, il faut faire confiance à chaque citoyen pour trier les opinions ou les prétendues infos en fonction de ce qu'il juge bon pour le débat public. » Être citoyen, cela n'est possible que si l'on détient une information correcte, qui autorise à juger du caractère injuste ou non d'une situation politique, économique ou sociale. Et à se mobiliser pour la transformer. À ce titre, privilégions donc la biodiversité médiatique et bannissons la monoculture ! Ce n'est que par la vitalité de ce pluralisme que nous pourrons permettre d'entretenir la conflictualité qui est le propre de toute démocratie.



DÉLIRES EN FLE

“*La langue est le véhicule usuel de la communication mais son usage est limité à ceux qui la pratiquent. Il est pourtant dans la langue en général, et la langue française en particulier, un mode de communication qui transcende l’écrit ou l’oral pour permettre la communication entre les humains du monde entier : le langage non verbal.*

Ouvrons la porte à cette grammaire gestuelle.”

JOUONS

AVEC LE FRANÇAIS

De l'importance du visuel



Florence De Bleekere
formatrice FLE
Carrefour des
Cultures

2020 aura été une année surprenante et pleine d'adaptations.

Qui pensait remettre profondément en question sa manière de donner cours, de s'exprimer, d'utiliser

différents outils informatiques avant le confinement ? De manière générale, le secteur professionnel a dû adapter ses méthodes pour pouvoir continuer à avancer tout en étant à distance. Les mails, les téléphones ont « chauffé », mais aussi les vidéos et réunions en ligne, caméra allumée. Que dire de cette caméra qui ouvre une fenêtre sur les personnes et les lieux... un bureau, un salon, une cuisine... un intérieur privé. Et les visages affichés... pas toujours en forme, pas toujours bien cadrés, mais pourtant présents visuellement. Force est de constater que nous avons l'habitude de voir l'autre, d'interpréter ses expressions et ses gestes, de tirer des informations de son attitude et de son physique. Sans l'image, il manque quelque chose.

Ce besoin de visualiser l'autre quand il s'exprime, d'analyser des gestes et des mimiques est également présent en classe. Le professeur aime s'adapter et s'aligner aux réactions muettes des apprenants, communément rassemblées dans ce qu'on nomme le « non-verbal ». Le corps peut ainsi faire passer des messages quand la langue n'y est pas. À l'inverse, l'apprenant tire aussi des informations des gestes, des expressions du professeur. La désertion forcée des locaux pour

le travail à distance a souligné la nécessité du non-verbal dans l'apprentissage, car, sans lui, le travail est bien moins facile et porteur.

Les expressions exagérées, les regards, les gestes indicateurs... de quoi parle-t-on exactement en utilisant le terme de « non-verbal » ? Selon Le centre pour la santé mentale en milieu de travail, le « non-verbal » correspond à ce qui n'est pas du verbe, qui ne concerne pas les mots ; à savoir : le ton de la voix, son débit et son volume, l'articulation des mots, le rythme, l'intonation et l'accentuation, l'expression du visage, l'intensité du regard, la gestuelle et le toucher ou encore la position et le langage corporel¹. Tous ces éléments communiquent de l'information, en plus des mots utilisés. Si certains peuvent être véhiculés par téléphone comme le rythme, le ton, le débit, d'autres sont indissociables d'un contact visuel avec l'interlocuteur : la position du corps et son langage, le regard, l'expression du visage par exemple.



Qu'est-ce que ce non-verbal apporte en classe ? Posé autrement, imaginez une leçon sans voir vos apprenants ou votre professeur, que manquerait-il ? Nous avons expérimenté ces derniers mois les

¹ https://www.strategiesdesantementale.com/mmhm/pdf/Articles/La_communication_verbale_et_non_verbale.pdf

cours à distance et, vite, le constat du manque de retour visuel s'est imposé. « Avec l'application je ne vois pas bien les apprenants et leurs réactions, ça me manque », « je n'arrive pas à voir s'il a compris ou pas », « j'ai l'impression qu'il est moins attentif avec la distance », « certains apprenants ne mettent pas la caméra, j'ai l'impression de parler à un mur, ça me dérange », ... Nombreuses sont les paroles témoignant d'un réel besoin de contact visuel. Concrètement, le non-verbal apporte des informations telles que la compréhension, l'acceptation, le refus, l'étonnement, l'ouverture. Il permet aussi d'attirer l'attention, de donner des informations qui complètent les mots, la manifestation directe. Au-delà de ce point communicationnel, des études tendent à montrer que lier gestes et paroles aide à mémoriser, particulièrement pour les apprenants à mémoire visuelle ou kinesthésique (Gestuelle de l'enseignant : « Le geste permet d'accéder au sens et renforce la mémorisation lexicale »¹). Le non-verbal est alors un outil d'apprentissage important.



Comment pourrions-nous développer le non verbal, tantôt en classe, tantôt en vidéo, pour que celui-ci devienne un outil d'apprentissage explicite et à part entière ? Voici quelques idées :

- Expliciter la gestuelle « des Belges » et d'autres cultures. Les gestes et leur signification varient d'une culture à l'autre. Pour éviter les

quiproquos et proposer un échange culturel, pourquoi ne pas préparer un moment à ce sujet, et établir une liste de gestes communs à utiliser en classe ?

- Jeux de mimes. Le mime permet de travailler la « mémoire du corps », bénéfique dans l'apprentissage. Le non-verbal peut être expressément utilisé pour faire passer un message qui s'imprimera dans les mémoires tout en travaillant la langue.
- Activités théâtrales : le théâtre est un art complet, il travaille autant le texte que l'oralité. Il permet entre autres de décomplexer la prise de parole et de laisser place à l'expression par le corps, favorisant sa mémoire. Le rythme, le ton, l'accentuation peuvent être, par exemple, des objectifs de travail.
- Lecture expressive : comme pour le théâtre, la lecture expressive permet de travailler ce qui est autour des mots : la voix, l'intonation, l'accentuation, le rythme, etc. Sur base d'un texte choisi, cette « oralisation » approfondit l'utilisation de la langue et met à l'aise les apprenants. De plus, une lecture debout et en mouvement, c'est encore mieux !

Si certains de ces exemples sont plus faciles à imaginer en présentiel, d'autres peuvent être produits devant la caméra et, qui sait, pourraient développer la créativité de chacun pour apprendre en s'amusant.

En conclusion, difficile d'imaginer le travail sans contact visuel avec les autres, collègues ou apprenants. Concernant les cours de FLE, le « non-verbal » est très présent en classe et peut-être développé pour favoriser l'apprentissage du français. Correctement interprété, il est aussi un outil communicatif de choix. 2021 arrivant, pourquoi ne pas considérer le non verbal comme outil pédagogique pour l'année à venir !?

¹ <https://lecafeduflle.fr/gestuelle-enseignant-sens-memorisation/>

FLE

Français Langue Étrangère

Rentrée le lundi 18 janvier 2021

Inscriptions du mardi 5 au vendredi 8 janvier 2021

Modules semestriels

Groupes de niveaux (A1.1, A1.2, A2 et B1)

Tables de conversation

Des espaces d'expression, de réflexion et de construction en commun

Renseignements : Alice BERTRAND : 081 58 30 36

Olivia OTTE : 081 63 42 06

Esther NAPOLI : 081 73 99 38

Florence De Bleekere : 081 73 99 38

FIC

Formation à l'Intégration Citoyenne

Ateliers de réflexion, de débat, d'idées et de diversité d'approches

Ouverture vers la vie quotidienne,

et partenariat avec les acteurs de terrain

Modules longs et modules intensifs 2021

- module Carnaval du 8 au 19 février

- module Pâques du 5 au 19 avril

- module Grandes vacances du 28 juin au 9 juillet

- module Toussaint du 25 octobre au 8 novembre

- module Noël du 6 au 17 décembre

Renseignements : Tarek HOUMIMI : 081 81 21 80

Accompagnement social et juridique

Permanences :

Mardi, mercredi et jeudi de 14h à 16h

Renseignements : Tarek HOUMIMI (assistant social) : 081 81 21 80

Khalil NEJJAR (juriste) : 081 74 24 94

Jennifer GILLES (accueil) : 081 41 27 51

Déjà paru...



Nouveau Souffle n°5
Juillet 2019



Nouveau Souffle n°6
Janvier 2020



Nouveau Souffle n°7
Juin 2020

Ces précédentes revues sont disponibles sur notre site internet :
www.carrefourdescultures.org

Une idée ? Une question ?
Une remarque ?

Faites-le nous savoir par mail info@carrefourdescultures.org
Ou par téléphone : 081/41.27.51

UN ESPACE DE RÉFLEXION CONTINUE ENTRE LES APPRENANTS ET LES FORMATEURS POUR OFFRIR À L'APPRENTISSAGE DE LA LANGUE UN MOUVEMENT ET UNE DYNAMIQUE INTERNE, QUI INVITENT LES CURIOSITÉS À S'EXPRIMER, LA CONNAISSANCE À SE DÉVELOPPER ET L'ALTÉRITÉ À PRENDRE PLACE DANS NOS IMAGINAIRES ET CONSCIENCES.

UNE TRIBUNE QUI ASSOCIE APPRENANTS, EXPERTS ET PERSONNES-RESSOURCES POUR RELIRE L'INTÉGRATION, LA DIVERSITÉ ET LA BIEN-ÊTRE COLLECTIF DANS DES STYLES ET HUMEURS NOURRIS PAR LES MULTIPLES FACETTES DE LA SOCIÉTÉ, EN LIANT SES SINGULARITÉS À SON PLURIEL.

Renseignements :
Avenue Cardinal Mercier, 40
5000 Namur
info@carrefourdescultures.org
081/41.27.51



Avec le soutien de

